

Friedrich HÖLDERLIN

Les Élégies

TRADUCTION FRANÇAISE MÉTRÉE



The Elegies

ENGLISH METERED TRANSLATION

par ~ by Claude NEUMAN

Avec le texte original

With the original text

Ressouvenances

Friedrich Hölderlin's *Elegies* are composed, like the elegies of ancient Greece, in elegiac couplets, where an hexameter is followed by a pentameter.

They were often revised by the poet. The versions presented here are the last ones, more rarely published and translated.

Their main themes are one's return, to the homeland (*The Wanderer, Homecoming, Stuttgart*), to lost love (*Menon's Lament for Diotima*), to the spirit of Greece prior to the disenchantment of the world (*Bread and Wine*), and the welcome of Nature (*The Walk in the Country*).

In the hope of giving an idea of the music they produce, the present French and English translations strive to reproduce their metrics.

Les *Élégies* de Friedrich Hölderlin sont composées, comme les élégies de la Grèce antique, en distiques élégiaques, où un hexamètre est suivi d'un pentamètre.

Le poète les a souvent remaniées. Il s'agit ici des dernières versions, plus rarement publiées et traduites.

Leurs thèmes principaux sont le retour, au pays (*Le voyageur, Retour au pays, Stuttgart*), à l'amour perdu (*Pleurs de Ménon pour Diotima*), à l'esprit de la Grèce avant le désenchantement du monde (*Pain et vin*), et l'accueil de la nature (*La promenade à la campagne*).

Dans l'espoir de donner une idée de la musique qui s'y entend, la présente traduction française s'attache à en reproduire la métrique.

Les Élégies ~ The Elegies



Couverture ~ Cover (D.R.) : Caspar David Friedrich, *Colline avec champ labouré près de Dresde* ~ Hill and Ploughed Field near Dresden (1825).

www.ressouvenances.fr

I.S.B.N. 978-2-84505-262-8 ~ JANVIER 2020 : 26 €.

DU MÊME TRADUCTEUR
Chez le même éditeur

BY THE SAME TRANSLATOR
By the same publisher

Friedrich HÖLDERLIN, *Poèmes à la fenêtre*, texte allemand, traduction française, 2016.

- *Poèmes à la fenêtre ~ Poems at the Window*, texte allemand, traductions française et anglaise, 2017.
- *Odes éoliennes ~ Aeolic Odes*, texte allemand, traductions française et anglaise, 2019.
- *Les Élégies*, texte allemand et traduction française, 2020.

Rainer Maria RILKE, *Les Sonnets à Orphée ~ The Sonnets to Orpheus*, texte allemand, traductions française et anglaise, 2017.

- *Rimes, Rythmes ~ Rhymes, Rhythms. Poèmes choisis ~ Selected Poems*, texte allemand, traductions française et anglaise, 2018.

William SHAKESPEARE, *Sonnets*, texte anglais et traduction française, 2016.

Robert FROST, *Les forts ne disent rien & autres poèmes*, texte anglais et traduction française, 2018.

© pour la traduction anglaise ~ for the english translation,
Claude Neuman, 2020.

© pour la traduction française, Ressouvenances (02600, Cœuvres), 2020.

I.S.B.N. 978-2-84505-262-8 ~ DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2020

Friedrich HÖLDERLIN

Les Élégies ~ *The Elegies*

TRADUCTION FRANÇAISE MÉTRÉE

ENGLISH METERED TRANSLATION

par ~ by

Claude NEUMAN

Ressouvenances

Presentation

*But come one from afar, on his last mortal day
Even, and worn down to the soul, still now
Seeing this land again, his cheeks still can't but flower
Once more, and his nigh faded eyes gleam still.*

(The Wanderer)

During the decade of intense creativity in which he also gave us his *Odes* and *Hymns*, Friedrich Hölderlin (1770-1843) wrote his *Elegies* between 1797 and 1801, and revised them between 1801 and 1807.

They are composed, like the elegies of ancient Greece, in elegiac couplets, pairs of lines where an hexameter is followed by a pentameter (six feet, then five).

All of them, except *The walk in the Country*, have been the subject of a first version and then of one or several revisions. Presented here are

Présentation

*Mais qui, même au dernier de ses jours mortels, vient de loin
Et jusqu'en l'âme est rompu, si là encore
Il revoit ce pays, encore une fois ne pourront ses joues
Que fleurir, et son œil, presque éteint, va luire encore.*

(Le voyageur)

Durant la décennie d'intense créativité qui le vit également donner ses *Odes* et *Hymnes*, Friedrich Hölderlin (1770-1843) écrivit ses *Élégies* entre 1797 et 1801, et les révisa entre 1801 et 1807.

Elles sont composées, comme les élégies de la Grèce antique, en distiques élégiaques, paires de vers où un hexamètre est suivi d'un pentamètre (six pieds, puis cinq).

Elles ont toutes, excepté *La promenade à la campagne*, fait l'objet d'une première version puis d'une ou plusieurs révisions. Ici sont

the versions which are generally believed to be the last ones. The later changes often make them more somber and their meaning more obscure, as the crisis was approaching which led the poet to “madness” and reclusion.

As for the Elegies *Homecoming, Stuttgart* and *Bread and Wine*, these versions had, to our knowledge, been translated only once in French, by François Garrigue (Editions de la Différence, 2005), and never before in English. A close version of *Bread and Wine* has been translated by Nick Hoff (Wesleyan University Press, 2008).

Their main themes are one’s return, to the homeland (*The Wanderer, Homecoming, Stuttgart*), to lost love (*Menon’s Lament for Diotima*), to the spirit of Greece prior to the disenchantment of the world (*Bread and Wine*), and the welcome of Nature (*The Walk in the Country*).

The words most frequently used by the poet throughout these 654 lines reveal what he has at heart here: *singen, Gesang, Sänger* (sing, song, singer or poet): 31 times; *Fest, Feier, feiern* (feast, to fete, celebrate): 15; *Himmel, himmlisch* (heaven(s), heavenly (ones)): 27; *Geist* (spirit): 23; *Seele, seelig* (soul, blessed): 25; *voll, wohl, (er)füllen* (full, well, fill, fulfil): 29; *L(l)eben* (life, live): 23; *Freude, froh* (joy, joyful): 29;

présentées les versions généralement considérées comme les dernières. Les modifications apportées les rendent souvent plus sombres et leur sens plus obscur, alors que s’approchait la crise qui en 1807 allait emporter le poète vers la « folie » et la réclusion.

Pour ce qui est des Élégies *Retour au pays, Stuttgart* et *Pain et vin*, ces versions n’avaient à notre connaissance été traduites en français que par François Garrigue (Éditions de la Différence, 2005), et point en anglais. Une version proche de *Pain et vin* a été traduite par Nick Hoff (Wesleyan University Press, 2008).

Leurs thèmes principaux sont le retour, au pays (*Le voyageur, Retour au pays, Stuttgart*), à l’amour perdu (*Pleurs de Ménon pour Diotima*), à l’esprit de la Grèce avant le désenchantement du monde (*Pain et vin*), et l’accueil de la nature (*La promenade à la campagne*).

Les mots que le poète emploie le plus fréquemment au fil de ces 654 vers sont révélateurs de ce qui lui tient ici à cœur : *singen, Gesang, Sänger* (chanter, chant, chanteur ou poète) : 31 fois ; *Fest, Feier, feiern* (fête, fêter) : 15 ; *Himmel, himmlisch* (ciel, céleste) : 27 ; *Geist* (esprit) : 23 ; *Seele, seelig* (âme, bienheureux) : 25 ; *voll, wohl, (er)füllen* (plein, bien, emplir, accomplir) : 29 ; *L(l)eben* (vie, vivre) :

Freund, freundlich (friend, friendly): 17; Tag (day): 34; Nacht (night): 21; Licht, leuchten(d) (light, lighten, luminous): 25; glänzen (glow): 12; wandern, wandeln, Wanderer (wander, wanderer): 14; kommen, wieder kommen, willkommen (come, come back, welcome): 33; Vater / Mutter / Eltern / Kind / Sohn (father / mother / parents / child / son): 29 in total; sonst, wie sonst, or einst, wie einst (once, like once): 23; sehen (see): 19; Auge(n) (eye, eyes): 13; Erde (earth): 17; Land (land): 24; Blume, blühen(d) (flower, to flower, flowering): 15; hoch, Höhen (high, heights): 20; Berg, Gebirg (mountain): 15; offen (open): 11; Ruhe, ruhen, ruhig (rest, to rest, at rest): 18; Schlaf, schlafen, schummern (sleep, to sleep) : 14.

Form

The tradition of the Greek elegy in elegiac couplets had been continued by the Latins and then by the European poets up to the XIXth century. What is distinctive of the German poets is that in adapting it in their language they reproduced its meter, first line hexameter, second line pentamer, and a peculiar pentameter with the following

23 ; *Freude, froh* (joie, joyeux) : 29 ; *Freund, freundlich* (ami, amical) : 17 ; *Tag* (jour) : 34 ; *Nacht* (nuit) : 21 ; *Licht, leuchten(d)* (lumière, luire, lumineux) : 25 ; *glänzen* (briller, luire) : 12 ; *wandern, wandeln, Wanderer* (voyager, voyageur) : 14 ; *kommen, wieder kommen, willkommen* (venir, revenir, bienvenu) : 33 ; *Vater / Mutter / Eltern / Kind / Sohn* (père / mère / parents / enfant / fils) : 29 au total ; *sonst, wie sonst, ou einst, wie einst* (hier, comme hier) : 23 ; *sehen* (voir) : 19 ; *Auge(n)* (œil, yeux) : 13 ; *Erde* (terre) : 17 ; *Land* (pays) : 24 ; *Blume, blühen(d)* (fleur, fleurir, en fleur) : 15 ; *hoch, Höhen* (haut, hauteurs) : 20 ; *Berg, Gebirg* (mont, montagne) : 15 ; *offen* (ouvert) : 11 ; *Ruhe, ruhen, ruhig* (repos, reposer, en repos) : 18 ; *Schlaf, schlafen, schummern* (sommeil, dormir, sommeiller) : 14.

La forme

La tradition de l'élegie grecque en distiques élégiaques a été reprise par les Latins puis continuée par les poètes européens jusqu'au XIX^e siècle. La particularité des poètes allemands est de l'avoir adaptée dans leur langue en respectant le mètre, premier vers hexamètre, second vers pentamètre, et un pentamètre à la

characteristic: two tonic accents, or stresses, on each side of a central cesura, regarded as one: “*Und, mit Fakeln gesch(mükt, rau)schen die Wagen hinweg*” (*Bread and Wine*), the two central stressed syllables being meant to be pronounced “attached”. The number of syllables of the two lines is variable, the number of stresses constant.

With this prescribed diction, the elegiac couplet then sounds as Schiller put it:

*“Im Hexameter steigt des Springquells silberne Säule,
Im Pentameter (drauffällt) sie melodisch herab.”*

Which Coleridge translated:

*“In the hexameter rises the fountain’s silvery column,
In the pentameter aye falling in melody back.”*

(The hexameter ending most often in German on an unstressed syllable and the pentameter on an anapest).

One only has to listen to the German actors who recorded some of Hölderlin’s Elegies to know that all this is completely forgotten today.

But it hadn’t been forgotten by Hölderlin who adopted this prosody

particularité suivante : deux accents toniques de part et d’autre d’une césure centrale, qui sont considérés n’en faire qu’un : « *Und, mit Fakeln gesch(mükt, rau)schen die Wagen hinweg* » (*Pain et vin*), les deux syllabes accentuées centrales étant destinées à être prononcées « attachées ». Le nombre de syllabe des deux vers est variable, le nombre d’accents toniques constant.

Avec cette prescription de diction, le distique élégiaque sonne alors tel que l’a dit Schiller :

*“Im Hexameter steigt des Springquells silberne Säule,
Im Pentameter (drauffällt) sie melodisch herab.”*

*En hexamètre monte, pilier d’argent, la fontaine,
En pentamètre, mélodieuse, elle tombe.*

(L’hexamètre se terminant le plus souvent en allemand par une syllabe inaccentuée et le pentamètre par un anapeste).

Il suffit d’écouter les acteurs allemands qui ont enregistré quelques Élégies de Hölderlin pour savoir que tout ceci est bien oublié aujourd’hui.

for his Elegies (only, the “double stress” of the pentameter is with him sometimes not placed on each side of a central cesura).

One evidence of his wish to produce a specific rhythm is his abundant use of apocopes and orthographic contractions: Gäng', Stirn', mög', floh'n, bewegt', all', sagt', kehr', weh'n, Wang', blüh'n, stadt', Sens', spielt', erfreut', Meer', hab', nahet', Arm', ahn', werd', dünk', Erd', bring', Freund', heut', Thor', Tannenfarb', Sonn', red', nenn', geh', besuch', Ruh', du's, möcht', Tag', irr', ist's, Tisch', mir's, Sorg', grünt's, Bach', komm', seh', halt', glaub', sei's, eh', verkündet' (the edition established by Michael Knaupp, which we use here, gives account of that, unlike some others).

Translation

The translator heartily thanks his playmate Donald Clarke (www.donaldclarkemusicbox.com) for his much valued critical input.

“One of the first principles of the art of translation is to recreate a poem, as much as the nature of the language permits, with the same metrics.” (A.W. Schlegel, *A History of Classical Literature*, 1803, in *Critical Writings and Letters*.)

En revanche ce ne l'était pas de Hölderlin, qui adopta cette prosodie pour ses Élégies (à la réserve près que le « double accent » du pentamètre n'est chez lui parfois pas placé de part et d'autre d'une césure centrale).

Une preuve de sa volonté de produire un rythme spécifique est son abondant usage d'apocopes et de contractions orthographiques : Gäng', Stirn', mög', floh'n, bewegt', all', sagt', kehr', weh'n, Wang', blüh'n, stadt', Sens', spielt', erfreut', Meer', hab', nahet', Arm', ahn', werd', dünk', Erd', bring', Freund', heut', Thor', Tannenfarb', Sonn', red', nenn', geh', besuch', Ruh', du's, möcht', Tag', irr', ist's, Tisch', mir's, Sorg', grünt's, Bach', komm', seh', halt', glaub', sei's, eh', verkündet' (l'édition établie par Michael Knaupp reproduite ici en rend compte, contrairement à d'autres).

La traduction

« L'un des premiers principes de l'art de la traduction est de recréer un poème, autant que la nature de la langue le permet, avec la même métrique. » (A.W. Schlegel, *Histoire de la littérature classique*, 1803, in *Écrits critiques et lettres*.)

In the hope of giving an idea of the music that is heard in the prosody chosen by Hölderlin, and also of perhaps helping a bit some readers listen to the German texts, my French and English translations reproduce the number of stresses per line of the originals (but not the double stress of the pentameter).

Bread and Wine:

Darum / singen / sie auch / mit Ernst / die Sänger / den Herbstgeist

Und nicht / eitel / er(dacht tö)net / dem Alten / das Lob.

Ainsi / les poètes, / avec zèle, / chantent / l'Esprit / d'automne

Et l'éloge / à l'Ancien / tel / un vain songe / ne sonne.

So too / sing po / ets au / tumn's Spi / rit in / earnest

And vain / conceit / the An / cient's praise / sounds not.

Claude Neuman

www.traduirelafondetlaforme.com

neumanclaud@gmail.com

Dans l'espoir de donner une idée de la musique qui s'entend dans la prosodie que s'est choisie Hölderlin, et aussi d'aider peut-être un peu certains lecteurs à écouter les textes allemands, mes traductions françaises (et anglaises) en reproduisent le nombre d'accents (ou groupes phoniques, unités de souffle) par vers (mais pas le double accent du pentamètre).

Pain et vin:

Darum / singen / sie auch / mit Ernst / die Sänger / den Herbstgeist

Und nicht / eitel / er(dacht tö)net / dem Alten / das Lob.

Ainsi / les poètes, / avec zèle, / chantent / l'Esprit / d'automne

Et l'éloge / à l'Ancien / tel / un vain songe / ne sonne.

So too / sing po / ets au / tumn's Spi / rit in / earnest

And vain / conceit / the An / cient's praise / sounds not.

Claude Neuman

www.traduirelafondetlaforme.com

neumanclaud@gmail.com

I. Élégies

Texte original & traduction française

Der Gang aufs Land

(oder *Das Gasthaus*)

An Landauer

Komm! ins Offene, Freund! zwar glänzt ein Weniges heute
Nur herunter und eng schließet der Himmel uns ein.
Weder die Berge sind noch aufgegangen des Waldes
Gipfel nach Wunsch und leer ruht von Gesange die Luft.
Trüb ist's heut, es schlummern die Gäng' und die Gassen und faßt will
Mir es scheinen, es sei, als in der bleiernen Zeit.
Dennoch gelinget der Wunsch, Rechtgläubige zweifeln an Einer
Stunde nicht und der Lußt bleibe geweiht der Tag.
Denn nicht wenig erfreuet, was wir vom Himmel gewonnen,
Wenn ers weigert und doch gönnet den Kindern zuletzt.
Nur daß solcher Reden und auch der Schritt und der Mühe
Werth der Gewinn und ganz wahr das Ergötzliche sei.
Darum hoff ich sogar, es werde, wenn das Gewünschte
Wir beginnen und erst unsere Zunge gelöst,

La promenade à la campagne

(ou *L'auberge*)

À Landauer

Viens ! Dans l'Ouvert, ami ! Certes, aujourd'hui ce ne brille
Que peu ici-bas, et le ciel nous enferme à l'étroit.
Ni les monts, ni le faite des bois ne s'épanouissent encore
Selon nos vœux, et vide de chant l'air repose.
Il fait sombre aujourd'hui, allées et chemins sommeillent, il me semble
Presque que nous sommes à l'âge du plomb.
Pourtant le vœu s'exauce : les vrais croyants ne doutent
Pour une heure, et le jour reste voué au plaisir.
Car ce n'est peu de joie que nous gagnons du ciel
Quand d'abord il dit non, et cède aux enfants pour finir.
Que juste, de tels mots et des pas aussi, et des peines,
Le gain soit digne, et bien vraie la réjouissance !
Ainsi, j'ai même espoir, quand nous aurons commencé
À vivre nos vœux, et sitôt déliées nos langues,

1800-1801

Landauer : Christian
Landauer, négociant
de Stuttgart ami de
Hölderlin.

Und gefunden das Wort, und aufgegangen das Herz ist,
Und von trunkener Stirn' höher Besinnen entspringt,
Mit der unseren zugleich des Himmels Blüthe beginnen,
Und dem offenen Blick offen der Leuchtende seyn.

Denn nicht Mächtiges ist's, zum Leben aber gehört es,
Was wir wollen und scheint schicklich und freudig zugleich.
Aber kommen doch auch der seegenbringenden Schwalben
Immer einige noch, ehe der Sommer ins Land.
Nemlich droben zu weihn bei guter Rede den Boden
Wo den Gästen das Haus baut der verständige Wirth;
Daß sie kosten und schau'n das Schönste, die Fülle des Landes,
Daß, wie das Herz es wünscht, offen, dem Geiste gemäß
Mahl und Tanz und Gesang und Stutgards Freude gekrönt sei,
Deßhalb wollen wir heut wünschend den Hügel hinauf.
Mög' ein Besseres noch das menschenfreundliche Mailicht
Drüber sprechen, von selbst bildsamen Gästen erklärt,
Oder, wie sonst, wenn es andern gefällt, denn alt ist die Sitte,
Und es schauen so oft lächelnd die Götter auf uns,

Et trouvée la parole, et notre cœur épanoui,
Et d'un front ivre jaillies de plus hautes pensées,
Qu'avec la nôtre commence la floraison du ciel,
Et qu'ouverte au regard ouvert soit la lumière.

Car nous voulons non la force, mais ce qui tient de la vie,
Et cela semble séant et joyeux à la fois.
Et il vient bien aussi toujours, porteuse de chance,
Quelque hirondelle avant l'été en campagne.
Oui, pour là-haut consacrer du bon mot le sol où l'hôte
Avisé bâtit auberge à ses convives,
Qu'ils goûtent et contemplent le beau, le plein des campagnes,
Qu'ouverts, comme veut le cœur, accordés à l'esprit,
Le banquet, et la danse, et le chant, et la joie de Stuttgart se couronnent,
Nous voulons aujourd'hui, dans ce vœu, gravir la colline.
Qu'il plaise à la lumière de mai, amie des hommes,
D'encor mieux le dire, en mots clairs pour des hôtes sensibles,
Ou comme avant, si à d'autres il plaît, car l'usage est ancien,
Et les dieux, souriants, nous contemplent si souvent ;

Möge der Zimmermann vom Gipfel des Daches den Spruch thun,
Wir, so gut es gelang, haben das Unsere gethan.

Aber schön ist der Ort, wenn in Feiertagen des Frühlings
Aufgegangen das Thal, wenn mit dem Neckar herab
Weiden grünend und Wald und all die grünenden Bäume
Zahllos, blühend weiß, wallen in wiegender Luft,
Aber mit Wölkchen bedekt an Bergen herunter der Weinstok
Dämmert und wächst und erwärmt unter dem sonnigen Duft.

Que fasse le charpentier sentence du faite du toit,
Nous aurons, aussi bien que possible, fait notre part.

Et ce lieu est beau quand aux jours de fête du printemps
La vallée s'épanouit, quand au fil du Neckar
Les prés verts et les bois et tous leurs arbres verts sans nombre,
Fleuris de blanc, ondoient dans l'air berceur,
Et couvert de nuages, au bas des monts le vignoble somnole
Et croît et s'échauffe sous un parfum de soleil.

Der Wanderer

(Zweite Fassung)

Einsam stand ich und sah in die afrikanischen dürren
Ebnen hinaus; vom Olymp regnete Feuer herab,
Reißendes ! milder kaum, wie damals, da das Gebirg hier
Spaltend mit Stralen der Gott Höhen und Tiefen gebaut.
Aber auf denen springt kein frischaufgrünender Wald nicht
In die tönende Luft üppig und herrlich empor.
Unbekränzt ist die Stirne des Bergs und beredtsame Bäche
Kennet er kaum, es erreicht selten die Quelle das Thal.
Keiner Heerde vergeht am plätschernden Brunnen der Mittag,
Freundlich aus Bäumen hervor blikte kein gastliches Dach.
Unter dem Strauche saß ein ernster Vogel gesanglos,
Aber die Wanderer floh'n eilend, die Störche, vorbei.
Da bat ich um Wasser dich nicht, Natur! in der Wüste,
Wasser bewahrte mir treulich das fromme Kameel.

Le voyageur

Solitaire je me tenais, et scrutais les plateaux déserts
D'Afrique ; le feu tombait en pluie de l'Olympe,
Dévorant ! à peine plus doux qu'aux temps où, fendant d'éclairs
Ces monts, le dieu formait hauteurs et tréfonds.
Mais sur ceux-ci il ne s'élance dans l'air sonore
Nul bois luxuriant et superbe à la fraîche verdure.
Sans couronne est le front du mont et les ruisseaux diserts
Il connaît à peine, au val parvient rare la source.
Nul troupeau ne passe midi au clapot de la fontaine ;
Nul toit accueillant ne pointait en ami sous les arbres.
Sous le buisson se tenait grave un oiseau sans chant,
Mais en hâte fuyaient les cigognes voyageuses.
Là je ne t'ai suppliée pour l'eau, Nature ! Au désert,
De l'eau, m'en gardait fidèle la pieuse chamelle.

1801, 2^e version
(1^{re} version 1797)

Alors que la première version se terminait par le retour heureux du voyageur au pays de sa jeunesse, dans celle-ci, plus longue de dix-huit vers, il constate ensuite que ses bien-aimés n'y sont plus, seule reste l'harmonie de la nature divinisée.

Um der Haine Gesang, ach! um die Gärten des Vaters
Bat ich vom wandernden Vogel der Heimath gemahnt.
Aber du sprachst zu mir: auch hier sind Götter und walten,
Groß ist ihr Maas, doch es mißt gern mit der Spanne der Mensch.

Und es trieb die Rede mich an, noch Andres zu suchen,
Fern zum nördlichen Pol kam ich in Schiffen herauf.
Still in der Hülse von Schnee schlief da das gefesselte Leben,
Und der eiserne Schlaf harrte seit Jahren des Tags.
Denn zu lang nicht schlang um die Erde den Arm der Olymp hier,
Wie Pygmalions Arm um die Geliebte sich schlang.
Hier bewegt' er ihr nicht mit dem Sonnenblike den Busen,
Und in Reegen und Tau sprach er nicht freundlich zu ihr;
Und mich wunderte deß und thörig sprach ich: O Mutter
Erde, verlierst du denn immer, als Witwe, die Zeit?
Nichts zu erzeugen ist ja und nichts zu pflegen in Liebe,
Alternd im Kinde sich nicht wieder zu sehn, wie der Tod.
Aber vielleicht erwarmst du dereinst am Strale des Himmels,
Aus dem dürftigen Schlaf schmeichelt sein Othem dich auf;

J'ai supplié pour les chants du bosquet, les jardins de mon père,
Le vol de l'oiseau voyageur m'évoquant mon pays.
Mais tu m'as dit : même ici des dieux existent et règnent,
Vaîte est leur aire, mais l'homme aime une aire à son aune.

Et ce discours me poussa à chercher ailleurs encore,
Je montai en bateau au lointain pôle Nord. Là dormait
Silencieuse en sa coque de neige la vie enchaînée : ce sommeil
De fer attendait le jour depuis des années.
Car l'Olympe, ici, depuis trop longtemps n'embrassait la Terre
Comme enlaçait Pygmalion son aimée de ses bras.
Ici il n'émouvait son sein de l'éclat du soleil,
Et en pluie et rosée amies ne lui disait rien ;
Et je m'en étonnai et lui dis, comme un fou : Terre Mère,
Oh, perds-tu donc toujours ton temps en veuve ?
Rien n'engendrer, ah, et rien ne choyer d'amour,
Vieilli, ne se revoir en enfants, c'est la mort.
Mais un jour, peut-être, va t'échauffer un rayon du ciel,
Son souffle charmeur te tirer de ton pauvre sommeil ;

Daß, wie ein Saamkorn, du die eherne Schale zersprengest,
Los sich reißt und das Licht grüßt die entbundene Welt,
All' die gesammelte Kraft aufflammt in üppigem Frühling,
Rosen glühen und Wein sprudelt im kärglichen Nord.

Also sagt' ich und jetzt keh'r ich an den Rhein, in die Heimath,
Zärtlich, wie vormals, weh'n Lüfte der Jugend mich an;
Und das Strebende Herz besänftigen mir die vertrauten
Offnen Bäume, die einst mich in den Armen gewiegt,
Und das heilige Grün, der Zeuge des seeligen, tiefen
Lebens der Welt, es erfrischt, wandelt zum Jüngling mich um.
Alt bin ich geworden indeß, mich bleichte der Eispol,
Und im Feuer des Süds fielen die Locken mir aus.
Aber wenn einer auch am letzten der sterblichen Tage,
Fernher kommend und müd bis in die Seele noch jetzt
Wiedersähe diß Land, noch Einmal müßte die Wang' ihm
Blüh'n, und erloschen fast glänzte sein Auge noch auf.
Seeliges Thal des Rheins! kein Hügel ist ohne den Weinstock,
Und mit der Traube Laub Mauer und Garten bekränzt,

Pour que, comme un grain mûr, tu brises ta cosse d'airain,
Le monde délié se libère et salue la lumière,
Toute la force amassée s'enflamme en printemps luxuriant,
Les roses flamboient et le vin pétille au Nord sec.

Ainsi parlai-je, et là je retourne au Rhin, au pays,
Comme hier tendre, de l'air de jeunesse m'évante ;
Et calment les élans de mon cœur mes familiers
Arbres ouverts, qui un jour m'ont bercé dans leurs bras,
Et le vert saint, témoin de la bienheureuse et profonde
Vie du monde, me rafraîchit, me change en jeune homme.
Entre-temps, je me suis fait vieux, m'ont blanchi les glaces du pôle,
Et les boucles me sont tombées au feu du sud.
Mais qui, même au dernier de ses jours mortels, vient de loin
Et jusqu'en l'âme est rompu, si là encore
Il revoit ce pays, encore une fois ne pourront ses joues
Que fleurir, et son œil, presque éteint, va luire encore.
Bienheureuse vallée du Rhin ! Point de coteau sans vigne,
Et murs et jardins de pampres couronnés,

Und des heiligen Tranks sind voll im Strome die Schiffe,
Städt' und Inseln, sie sind trunken von Weinen und Obst.
Aber lächelnd und ernst ruht droben der Alte, der Taunus,
Und mit Eichen bekränzt neiget der Freie das Haupt.

Und jetzt kommt vom Walde der Hirsch, aus Wolken das Tagslicht,
Hoch in heiterer Luft siehet der Falke sich um.
Aber unten im Thal, wo die Blume sich nähret von Quellen,
Strekt das Dörfchen bequem über die Wiese sich aus.
Still ist's hier. Fern rauscht die immer geschäftige Mühle,
Aber das Neigen des Tags künden die Glocken mir an.
Lieblich tönt die gehämmerte Sens' und die Stimme des Landmanns,
Der heimkehrend dem Stier gerne die Schritte gebeut,
Lieblich der Mutter Gesang, die im Grase sitzt mit dem Söhnlein;
Satt vom Sehen entschlief; aber die Wolken sind rot,
Und am glänzenden See, wo der Hain das offene Hofthor
Übergrünt und das Licht golden die Fenster umspielt,
Dort empfängt mich das Haus und des Gartens heimliches Dunkel,
Wo mit den Pflanzen mich einst liebend der Vater erzog;

Et les bateaux sur le fleuve, chargés de saint breuvage,
Villes et îles de vins et fruits enivrées.
Et le Vieux, le Taunus, souriant et grave, là-haut repose
Et, libre, incline son chef couronné de chênes.

Et là sort du bois le cerf, des nues la lumière du jour,
Haut dans l'air pur, le faucon scrute à la ronde.
Et en bas, dans la vallée, où la fleur se nourrit de sources,
Le hameau s'étend à l'aise sur la prairie.
Tout est calme, ici. Le moulin, toujours au travail, bruit au loin,
Et du déclin du jour m'avisent les cloches.
J'aime le son de la faux martelée et la voix du fermier
Qui se plaît, au retour, les pas du taureau à guider,
J'aime le chant de la mère, dans l'herbe avec son petit ;
Soûl de voir, il s'est endormi ; et les nues sont rouges,
Et au lac luisant, où le bosquet noie de vert le portail
Ouvert, et joue d'or la lumière autour des fenêtres,
Là me reçoit le foyer, et du jardin l'ombre intime,
Où mon père aimant hier m'éleva et les plantes ;

Wo ich frei, wie Geflügelte, spielt' auf luftigen Aeften,
Oder ins treue Blau blikte vom Gipfel des Hains.
Treu auch bist du von je, treu auch dem Flüchtlinge blieben,
Freundlich nimmst du, wie einst, Himmel der Heimath, mich auf.

Noch gedeihn die Pfirsiche mir, mich wundern die Blüten,
Faßt, wie die Bäume, steht herrlich mit Rosen der Strauch.
Schwer ist worden indeß von Früchten dunkel mein Kirschbaum,
Und der pflückenden Hand reichen die Zweige sich selbst.
Auch zum Walde zieht mich, wie sonst, in die freiere Laube
Aus dem Garten der Pfad oder hinab an den Bach,
Wo ich lag, und den Muth erfreut' am Ruhme der Männer,
Ahnender Schiffer; und das konnten die Sagen von euch,
Daß in die Meer' ich fort, in die Wüsten mußt', ihr Gewalt'gen!
Ach! indeß mich umsonst Vater und Mutter gesucht.
Aber wo sind sie? du schweigst? du zögerst, Hüter des Hauses!
Hab' ich gezögert doch auch! habe die Schritte gezählt,
Da ich nahet', und bin, gleich Pilgern, stille gestanden.
Aber gehe hinein, melde den Fremden, den Sohn,

Où libre, comme ailé, je jouais dans les scions aériens
Ou scrutais, du sommet du bosquet, le bleu fidèle.
Fidèle aussi, de toujours, à l'errant resté fidèle,
En ami comme hier tu m'accueilles, ciel du pays.

Encor fructifient mes pêchers, leur floraison m'émerveille,
Le buisson de roses se dresse superbe, presque arbre.
Lourd de fruits sombres, entre-temps, s'est fait mon cerisier,
Et aux mains du cueilleur ses rameaux se tendent d'eux-mêmes.
Comme avant, le sentier m'attire aussi hors du jardin,
Au bois, en plus libre feuillage, ou en bas, au ruisseau,
Où je m'étendais, ma ferveur réjouie de la gloire des hommes,
Me sentant marin, et cela l'ont pu vos légendes :
Me forcer à partir sur les mers, dans les déserts, vous les braves !
Las ! Entre-temps m'ont cherché en vain père et mère.
Mais où sont-ils ? tu te tais ? tu hésites, gardien du foyer !
J'ai hésité, moi aussi ! J'ai compté mes pas
En m'approchant, et me tins là, pèlerin immobile.
Mais entre, pour annoncer l'étranger, le fils,

Daß sich öffnen die Arm' und mir ihr Seegen begegne,
Daß ich geweiht und gegönnt wieder die Schwelle mir sei!
Aber ich ahn' es schon, in heilige Fremde dahin sind
Nun auch sie mir, und nie kehret ihr Lieben zurück.

Vater und Mutter? und wenn noch Freunde leben, sie haben
Andres gewonnen, sie sind nimmer die Meinigen mehr.
Kommen werd' ich, wie sonst, und die alten, die Nahmen der Liebe
Nennen, beschwören das Herz, ob es noch schlage, wie sonst,
Aber stille werden sie seyn. So bindet und scheidet
Manches die Zeit. Ich dünk' ihnen gestorben, sie mir.
Und so bin ich allein. Du aber, über den Wolken,
Vater des Vaterlands! mächtiger Aether! und du
Erd' und Licht! ihr einigen drei, die walten und lieben,
Ewige Götter! mit euch brechen die Bande mir nie.
Ausgegangen von euch, mit euch auch bin ich gewandert,
Euch, ihr Freudigen, euch bring' ich erfahrner zurück.
Darum reiche mir nun, bis oben an von des Rheines
Warmen Bergen mit Wein reiche den Becher gefüllt!

Que s'ouvrent leurs bras, que leur bénédiction m'accueille,
Que consacré je sois et retrouve le seuil !
Mais aussi, je sens bien qu'ils sont en saint pays étranger
À présent, et jamais leur amour ne reviendra.

Père et mère ? et si encor des amis vivent, ils ont
Prospéré ailleurs, jamais plus ils ne seront miens.
Je vais venir, comme avant, et nommer de vieux noms l'amour,
Adjurer leur cœur, s'il bat encor, comme avant,
Mais ils seront silencieux. Beaucoup est lié et disjoint
Ainsi par le temps. Je leur semble mort, eux à moi.
Et ainsi je suis seul. Mais toi, par-dessus les nues, ô père
De ma patrie, Éther puissant, et vous
Terre et Lumière, ô trois en Un, qui régniez et aimez,
Dieux pérennes, avec vous mes liens jamais ne rompent.
Issu de vous, avec vous aussi j'ai voyagé,
Et c'est vous, vous joyeux, qu'au retour plus instruit je ramène.
Alors tends-moi à présent, remplie à ras bord de vin
Des chauds coteaux du Rhin, tends-moi la coupe !

Daß ich den Göttern zuerst und das Angedenken der Helden
Trinke, der Schiffer, und dann eures, ihr Trauesten! auch
Eltern und Freund'! und der Mühn und aller Leiden vergesse
Heut' und morgen und schnell unter den Heimischen sei.

Qu'aux dieux d'abord je boive et au souvenir des héros,
Les marins, puis à vous aussi, entre tous fidèles,
Parents et amis ! Que les peines et tous les maux j'oublie
Aujourd'hui et demain, et sois vite avec ceux du pays.

Heimkunft

(Zweite Fassung)

An die Verwandten

I

Drinn in den Alpen iſts noch helle Nacht und die Wolke,
Freudiges dichtend, sie dekt drinnen das gähnende Thal.
Dahin, dorthin toset und ſtürzt die scherzende Bergluft,
Schroff durch Tannen herab glänzet und ſwindet ein Stral.
Langsam eilt und kämpft das freudigschauernde Chaos,
Jung an Geſtalt, doch ſtark, feiert es liebenden Streit
Unter den Felsen, es gährt und wankt in den ewigen Schranken,
Denn bacchantischer zieht drinnen der Morgen herauf.
Denn es wächst unendlicher dort das Jahr und die heiligen
Stunden, die Tage, sie sind kühner geordnet, gemischt.
Dennoch merket die Zeit der Gewittervogel und zwischen
Bergen, hoch in der Luft weilt er und rufet den Tag.

Retour au pays

Aux miens

I

Au creux des Alpes, nuit claire encore, et poète en joie,
Le nuage couvre le creux du val béant.
Çà et là gronde et déferle le moqueur vent des monts,
Entre les pins luit brusque et s'efface un rayon.
Lentement, frissonnant de joie, le Chaos se hâte et lutte,
L'air jeune, mais fort, il célèbre un combat amoureux
Sous les rocs, et fermentent et chancelle en d'éternelles entraves,
Car plus bachique s'arrache des creux le matin.
Car là croît l'an plus infini, et les heures saintes,
Les jours, s'ordonnent, se mêlent plus hardiment.
Mais l'oiseau de l'orage marque le temps, et entre les monts,
Haut dans le vent il séjourne et appelle le jour.

1802-1807, 2^e version
(1^{re} version 1800-1801)

Jetzt auch wachet und schaut in der Tiefe drinnen das Dörflein
Furchtlos, Hohem vertraut, unter den Gipfeln hinauf.
Wachstum ahnend, denn schon, wie Blitze, fallen die alten
Wasserquellen, der Grund unter den Stürzenden dampft,
Echo tönet umher, und die unermeßliche Werkstatt
Reget bei Tag und Nacht, Gaaben versendend, den Arm.

2

Ruhig glänzen indeß die silbernen Höhen darüber,
Voll mit Rosen ist schon droben der leuchtende Schnee.
Und noch höher hinauf wohnt über dem Lichte der reine
Seelige Gott vom Spiel heiliger Stralen erfreut.
Stille wohnt er allein und hell escheinet sein Antlitz,
Der ätherische scheint Leben zu geben geneigt,
Freude zu schaffen, mit uns, wie oft, wenn, kundig des Maases,
Kundig der Athmenden auch zögernd und schonend der Gott
Wohlgediegenes Glück den Städten und Häußern und milde
Reegen, zu öffnen das Land, brütende Wolken, und euch,

Puis aussi, sous les cimes, au creux des tréfonds, familier des hauteurs,
Le hameau veille et lève un regard sans peur ;
Sentant la croissance, car tels des éclairs déjà choient les sources
Anciennes, sous leur déferlement le sol fume,
L'écho résonne alentour, et l'atelier gigantesque,
Jour et nuit, semant ses dons, agite son bras.

2

Cependant brillent calmes là-dessus les hauteurs d'argent,
Pleine de roses déjà, là-haut luit la neige.
Et plus haut encor, par-dessus la lumière, l'heureux dieu pur
Demeure, en joie du jeu des saints rayons.
Silencieux, il demeure seul et claire apparaît sa face,
L'éthéré paraît enclin à donner vie,
À fonder joie, avec nous, comm' souvent, quand maître en mesure
Et maître en respirs le dieu patient et clément
Envoie bonheur bien stable aux maisons et villes, et pluies douces,
Pour ouvrir la terre, et nues fécondes, et puis vous,

Trauteſte Lüfte dann, euch, ſanfte Frühlinge, ſendet,
Und mit langsamer Hand Traurige wieder erfreut,
Wenn er die Zeiten erneut, der Schöpferiſche, die ſtillen
Herzen der alternden Menſchen erfrischt und ergreift,
Und hinab in die Tiefe wirkt, und öffnet und aufhellt,
Wie er liebet, und jetzt wieder ein Leben beginnt,
Anmut blühet, wie einſt, und gegenwärtiger Geiſt kömmt,
Und ein freudiger Mut wieder die Fittige ſchwellt.

3

Vieles ſprach ich zu ihm, denn, was auch Dichtende ſinnen
Oder ſingen, es gilt meiſtens den Engeln und ihm;
Vieles bat ich, zu lieb dem Vaterlande, damit nicht
Ungebeten uns einſt plözlich befele der Geiſt;
Vieles für euch auch, die im Vaterlande beſorgt ſind,
Denen der heilige Dank lächelnd die Flüchtlinge bringt,
Landesleute! für euch, indessen wiegte der See mich,
Und der Ruderer ſaß ruhig und lobte die Fahrt.

Les plus chéris des vents, et vous, tendres printemps,
Et de main lente rend joie aux affligés,
Quand, créateur, il renouvelle les temps, rafraîchit
Et saisit les cœurs silencieux des humains vieillissants,
Et œuvre en bas dans les tréfonds, et ouvre et éclaire,
Comme il aime, et puis une vie recommence, un charme
Fleurit, comme hier, et plus présent Esprit s'en vient,
Et un joyeux courage regonfle les ailes.

3

Beaucoup je lui ai parlé, car aussi, ce que rêvent ou chantent
Les poètes s'adresse surtout à lui et aux anges ;
Beaucoup j'ai prié, par amour de la patrie, que faite
De prières un jour ne fonde sur nous l'Esprit ;
Et beaucoup pour vous, qui choyez la patrie et vers qui, souriante,
La grâce sainte amène les fugitifs,
Compatriotes pour vous ; cependant le lac me berçait,
Et calme assis, le rameur vantait la balade.

Weit in des Sees Ebene wars Ein freudiges Wallen
Unter der Segeln und jetzt blühet und hellet die Stadt
Dort in der Frühe sich auf, wohl her von schattigen Alpen
Kommt geleitet und ruht nun in dem Hafen das Schiff.
Warm ist das Ufer hier und freundlich offene Thale,
Schön von Pfaden erhellt grünen und schimmern mich an.
Gärten stehen gesellt und die glänzende Knospe beginnt schon,
Und des Vogels Gesang ladet den Wanderer ein.
Alles scheint vertraut, der vorübereilende Gruß auch
Scheint von Freunden, es scheint jegliche Miene verwandt.

4

Freilich wohl! das Geburtsland ist's, der Boden der Heimath,
Was du suchest, es ist nahe, begegnet dir schon.
Und umsonst nicht steht, wie ein Sohn, am wellenumrauschten
Thor' und siehet und sucht liebende Nahmen für dich,
Mit Gesang ein wandernder Mann, glükseeliges Lindau!
Eine der gastlichen Pforten des Landes ist diß,

Au loin le plan du lac n'était qu'une onde de joie
Sous les voiles – et puis fleurit et s'éclaire la ville
Là-bas dans l'aube ; à présent, bien guidé hors de l'ombre des Alpes,
Le bateau s'en vient et rentre au calme du port.
Chaudes est la rive ici, et les vaux ouverts en amis,
Éclaircis de beaux sentiers, me sont lustre et verdure.
Les jardins sont unis, et déjà les bourgeons commencent à luire ;
Et le chant de l'oiseau invite le voyageur.
Tout me paraît familier, le salut au passage aussi
Paraît d'un ami, tout visage me paraît frère.

4

Mais bien sûr ! C'est la terre natale, le sol de ton pays,
Ce que tu cherches est proche et déjà te fais signe.
Et si un homme en voyage se tient, comme un fils, à ta porte
Battue des flots, et observe, et te cherche des noms
Amoureux en chanson, ce n'est hasard, bienheureuse Lindau !
Du pays, c'est l'une des portes hospitalières,

Reizend hinauszugehn in die vielversprechende Ferne,
Dort, wo die Wunder sind, dort, wo das göttliche Wild
Hoch in die Ebenen herab der Rhein die verwegene Bahn bricht,
Und aus Felsen hervor ziehet das jauchzende Thal,
Dort hinein, durchs breite Gebirg, nach Komo zu wandern,
Oder hinab, wie der Tag wandelt, den offenen See;
Aber reizender mir bißt du, geweihte Pforte!
Heimzugehn, wo bekannt Weege mit Beeren mir sind,
Dort zu besuchen das Land und die rothen Ufer des Nekars,
Und die Wälder, das Grün luftiger Bäume, wo dann
Tannenfarb' ist gesellt zu Buchen ekig und Birken,
Und vielseitig ein Ort freundlich gefangen mich nimmt.

5

Dort empfangen sie mich. O Stimme der Stadt, der Mutter!
O du triffest, du regst Langegelerntes mir auf!
Dennoch sind sie es noch! noch blühet die Sonn' und das Festlicht,
O ihr Liebsten! und faßt heller im Auge, wie sonst.

Nous attirant vers des lointains pleins de promesses,
Là-bas, où sont les merveilles, où le Rhin, le dieu-fauve,
Descend de haut dans les plaines, perçant sa trouée téméraire,
Et aux rochers arrache son val jubillant ;
De là, par les vastes montagnes, on peut voyager vers Côme,
Ou descendre le lac ouvert dans le jour vagabond ;
Mais plus encor tu m'attires, porte sacrée, vers chez moi,
Où je connais des chemins bordés de baies,
Pour là visiter mon pays, le Neckar et ses rives rouges,
Et ses bois, le vert d'arbres ventés, là où vient
Le ton des pins s'unir de biais aux bouleaux et hêtres,
Et m'emprisonne en ami un lieu multiple.

5

Là ils m'accueillent. Voix de ma ville et de ma mère,
Tu atteins, meus en moi, l'appris depuis longtemps !
Eux encor ! Encor soleil et lumière de fête fleurissent
Dans vos yeux, bien-aimés, et presque plus clairs qu'hier.

Ja! das Alte noch ist! das Ständige. Viel ist, doch nichts, was
Liebt und berühmt ist, läßt beinerne Treue zurück.
Aber der Schatz, das Deutsche, der unter des heiligen Friedens
Bogen lieget, er ist Jungen und Alten gespart.
Thörig red ich. Es ist die Freude. Doch morgen und künftig
Wenn wir gehen und schau'n draußen den Hof und das Feld
Unter den Blüten des Baums, in den Feiertagen des Frühlings
Red' und hoff' ich mit euch vieles, ihr Lieben! davon.
Vieles hab' ich gehört vom großen Vater und habe
Lange geschwiegen von ihm, welcher die wandernde Zeit
Droben in Höhen erfrischt, und waltet über Gebirgen
Der gewähret uns bald himmlische Gaaben und ruft
Hellern Gesang und schickt viel gute Geister. O säumt nicht,
Kommt, Bescheidenen ihr! Engel des Alters! und ihr,

6

Engel des Jünglings. Kommt! in die Kammern alle des Lebens,
Daß sie helfen, zugleich gehen die Maase der Laßt

L'ancien encor, le permanent ! C'est beaucoup, mais rien
D'aimant et d'illustre n'oublie sa foi faite d'os.
Et le trésor, l'Allemand, sous l'arche de la paix sainte
Qui repose, est l'épargne des jeunes et des anciens.
Je parle en fou. C'est la joie. Mais demain et à l'avenir,
Quand nous irons dehors voir ferme et champ
Sous les fleurs de l'arbre, aux jours de fête, au printemps, mes aimés,
Nous en parlerons et en attendrons beaucoup.
Beaucoup j'ai ouï dire du Père, le grand, et longtemps me suis tu
Sur lui qui là rafraîchit le Temps voyageur
Dans les hauteurs, et règne sur les montagnes, et bientôt
Célestes dons nous fera et appellera
Chant plus clair, et beaucoup de bons Esprits enverra. Sans tarder,
Venez, vous les humbles, ô anges de l'âge, et vous anges

6

De jeunesse. Venez, qu'en la vie, en tous ses ventricules,
Nous viennent en aide ceux qui mesurent la charge,

Alle! jauchzende! daß nichts Menschlichgutes, damit nicht
Eine Stunde des Tags ohne die Wachen und auch
Solche Freude, wie jetzt, wenn Liebende wieder sich finden,
Wie es gebührt für sie, schiklich geheiligt sei.
Wenn wir seegen das Mahl, wie kann ich sagen, und wenn wir
Ruhn vom Tagesgewalt, saget, wie bring' ich den Dank?
Nenn' ich den Lautern dabei? Unsfürstliches liebet ein Gott nicht,
Ihn zu fassen, ist fast unsere Freude zu klein.
Aber Erfindungen gehn, wo Einfälle das Haus hat.
Arm ist der Geist Deutscher. Geheimerer Sinn.
Aber ein Saitenspiel leiht allen Stunden die Töne,
Und erfreuet vielleicht Himmlische, welche sich nahn.
Das bereitet und so ist auch beinahe die Sorge
Schon befriediget, die unter das Freudige kam.
Sorgen, wie diese, muß, gern oder nicht, in der Seele
Tragen ein Sänger und oft, aber die anderen nicht.

Tous en chœur ! Jubilants ! Que rien de bon pour l'homme, aucune heure
Du jour ne reste sans veilleurs et qu'aussi
Telle joie qu'aujourd'hui, quand se retrouvent les amoureux
Comme il leur sied, soit dignement sanctifiée.
Quand on bénit le repas, que dire, et comment, quand on
Se repose du feu du jour rendre grâce, dites ?
Nommer le pur ? Point n'aime un dieu ce qui n'est princier,
Pour le saisir notre joie est presque trop faible.
Mais la trouvaille a lieu où la maison a brèches.
Pauvre en esprit, l'Allemand. Pensée plus obscure.
Mais à toute heure un jeu de luth fait prêt d'un son,
Et qui sait, réjouit les Célestes qui s'approchent.
Cela prépare, et ainsi est presque déjà apaisé
Aussi le souci qui venait dessous la joie.
De tels soucis, de gré ou non, doit en son âme
Porter un poète, et souvent, mais les autres non.

Une des modifications
les plus notables :
1^{re} version :
« Les cœurs battent,
et le verbe reste
en retrait ? »
2^{de} version : « Pauvre
en esprit, l'Allemand.
Pensée plus obscure. »

Menons Klagen um Diotima

I

Täglich geh' ich heraus, und such' ein Anderes immer,
Habe längst sie befragt alle die Pfade des Lands;
Droben die kühlenden Höhn, die Schatten alle besuch' ich,
Und die Quellen; hinauf irret der Geist und hinab,
Ruh' erbittend; so flieht das getroffene Wild in die Wälder,
Wo es um Mittag sonst sicher im Dunkel geruht;
Aber nimmer erquikt sein grünes Lager das Herz ihm,
Jammernd und schlummerlos treibt es der Stachel umher.
Nicht die Wärme des Lichts, und nicht die Kühle der Nacht hilft,
Und in Wogen des Stroms taucht es die Wunden umsonst.
Und wie ihm vergebens die Erd' ihr fröhliches Heilkraut
Reicht, und das gärende Blut keiner der Zephyre stillt,

Pleurs de Ménon pour Diotima

I

**Chaque jour je vais dehors, et toujours cherche autre chose,
De long temps j'ai sondé tous les chemins du pays ;
Là-haut je visite les fraîches cimes, tous les ombrages,
Et les sources ; mon esprit erre par monts et par vaux,
Quémendant le repos ; tel fuit le cerf blessé aux bois
Où hier, à midi, il reposait sauf dans le noir ;
Mais plus ne revigore son cœur sa verte tanière,
Il gémit, sans sommeil, et partout l'aiguillon le poursuit.
La chaude lumière ne l'aide, et non plus la fraîcheur de la nuit,
Et en vain dans les vagues du fleuve il baigne ses plaies.
Et comme lui offre sans fruit la terre la joie de ses simples,
Et ne calme nul zéphyr son sang fiévreux,**

1800 (une version antérieure, de la même année, sous le simple titre « Élégie »).

Ménon et Diotima : noms de code de Hölderlin lui-même et son amour Susette Gontard, décédée en 1802 ; personnages des dialogues de Platon (Ménon, un militaire, « le tenace » ; Diotima, prêtresse et prophétesse athénienne, qui apparaît dans le *Le Banquet* où Socrate déclare qu'elle l'a instruit des choses de l'Amour, dont la fonction est de lier les mortels aux Immortels).

So, ihr Lieben! auch mir, so will es scheinen, und niemand
Kann von der Stirne mir nehmen den traurigen Traum?

2

Ja! es frommet auch nicht, ihr Todesgötter! wenn einmal
Ihr ihn haltet, und fest habt den bezwungenen Mann,
Wenn ihr Bösen hinab in die schaurige Nacht ihn genommen,
Dann zu suchen, zu flehn, oder zu zürnen mit euch,
Oder geduldig auch wohl im furchtsamen Banne zu wohnen,
Und mit Lächeln von euch hören das nüchterne Lied.
Soll es seyn, so vergiß dein Heil, und schlummere klanglos!
Aber doch quillt ein Laut hoffend im Busen dir auf,
Immer kannst du noch nicht, o meine Seele! noch kannst du's
Nicht gewöhnen, und träumst mitten im eisernen Schlaf!
Festzeit hab' ich nicht, doch möcht' ich die Loke bekränzen;
Bin ich allein denn nicht? aber ein Freundliches muß
Fernher nahe mir seyn, und lächeln muß ich und staunen,
Wie so seelig doch auch mitten im Leide mir ist.

Tel suis-je aussi, mes amis, tel semble-t-il, et personne
Qui puisse ôter de mon front ce triste rêve ?

2

Je sais ! Rien ne sert non plus, dieux de la mort, une fois
Que vous tenez, et ferme, l'homme enchaîné,
Que vous l'avez plongé, vous cruels, dans l'horrible nuit,
D'alors chercher, d'implorer, ou de vous maudire,
Ou même, patient, de rester en fascination craintive
Et d'écouter souriants votre sobre chant.
Si c'est écrit, oublie ta grâce et sommeille sans bruit !
Mais pourtant sourd de mon sein un cri d'espoir,
Encor et toujours tu ne peux, ô mon âme, encor tu ne peux
T'y faire, et tu rêves, au fond d'un sommeil de fer !
Ce n'est ma fête, pourtant je voudrais couronner mes boucles ;
Ne suis-je donc seul ? mais doit de loin une amie
M'être proche, et je dois là sourire et m'étonner,
Si heureux, au fond même pourtant de ma douleur.

Licht der Liebe! scheineſt du denn auch Todten, du goldnes!
 Bilder aus hellerer Zeit leuchtet ihr mir in die Nacht?
 Liebliche Gärten, seid, ihr abendrötlichen Berge,
 Seid willkommen, und ihr, schweigende Pfade des Hains,
 Zeugen himmlischen Glücks! und ihr, hochschauende Sterne,
 Die mir damals so oft seegnende Blike gegönnt!
 Euch, ihr Liebenden auch, ihr schönen Kinder des Maitags,
 Stille Rosen und euch, Lilien, nenn' ich noch oft!
 Wohl gehn Frühlinge fort, ein Jahr verdrängt das andre,
 Wechselnd und ſtreitend, so toſt droben vorüber die Zeit
 Über ſterblichem Haupt, doch nicht vor seeligen Augen,
 Und den Liebenden iſt anderes Leben geſchenkt.
 Denn sie all die Tag' und Jahre der Sterne, sie waren
 Diotima! um uns innig und ewig vereint;

Lumière dorée de l'amour, luis-tu donc aussi sur les morts,
 Images d'un temps plus clair, brillez-vous dans ma nuit ?
 Soyez, aimables jardins, monts empourprés du soir,
 Les bienvenus, et vous, chemins cois du bocage,
 Témoins d'un bonheur céleſte, et vous, hauts aſtres veilleurs
 Qui alors m'accordiez si souvent vos regards bénisseurs !
 Vous aussi, fleurs d'amour, vous beaux enfants du jour de mai,
 Calmes roses, et vous lys, qu'encor souvent j'invoque !
 Certes s'en vont les printemps, un an éclipse l'autre,
 Alternance et lutte, ainsi là-haut le Temps gronde
 Dessus les têtes mortelles, mais non pour les yeux bienheureux,
 Et aux amants eſt fait don d'une autre vie.
 Car tous les jours et ans des aſtres nous entouraient,
 Diotima, d'union profonde et pérenne ;

Aber wir, zufrieden gesellt, wie die liebenden Schwäne,
 Wenn sie ruhen am See, oder, auf Wellen gewiegt,
 Niedersehn in die Wasser, wo silberne Wolken sich spiegeln,
 Und ätherisches Blau unter den Schiffenden wallt,
 So auf Erden wandelten wir. Und drohte der Nord auch,
 Er, der Liebenden Feind, klagenbereitend, und fiel
 Von den Aeften das Laub, und flog im Winde der Regen,
 Ruhig lächelten wir, fühlten den eigenen Gott
 Unter traurem Gespräch; in Einem Seelengesange,
 Ganz in Frieden mit uns kindlich und freudig allein.
 Aber das Haus ist öde mir nun, und sie haben mein Auge
 Mir genommen, auch mich hab' ich verloren mit ihr.
 Darum irr' ich umher, und wohl, wie die Schatten, so muß ich
 Leben, und sinnlos dünkt lange das Übrige mir.

Mais nous, heureux d'être ensemble, tels les cygnes qui s'aiment,
 Quand, au repos sur le lac ou bercés par les flots,
 Leurs regards sont plongés dans l'eau, où des nues d'argent se mirent,
 Et le bleu de l'Éther ondule sous leur étrave,
 Ainsi nous allions sur la terre. Et si même menaçait
 L'aquilon, l'ennemi des amants, porteur de pleurs,
 Et tombait le feuillage des branches, et volait au vent la pluie,
 Souriant en repos, nous sentions notre dieu tutélaire
 En un dialogue intime ; en *un* seul chant des âmes,
 Nous tout en paix, enfantins et joyeux d'être seuls.
 Mais à présent ma maison m'est désert, et ils m'ont pris
 Mes yeux, la perdant je me suis perdu aussi.
 Alors j'erre alentour, et dois vivre telles les ombres,
 Et de longtemps me semble le reste insensé.

Feiern möcht' ich; aber wofür? und singen mit Andern,
 Aber so einsam fehlt jegliches Göttliche mir.
 Diß ist's, diß mein Gebrechen, ich weiß, es lähmet ein Fluch mir
 Darum die Sehnen, und wirft, wo ich beginne, mich hin,
 Daß ich fühllos size den Tag, und stumm wie die Kinder;
 Nur vom Auge mir kalt öfters die Träne noch schleicht,
 Und die Pflanze des Felds, und der Vögel Singen mich trüb macht,
 Weil mit Freuden auch sie Boten des Himmlischen sind.
 Aber mir in schaudernder Brust die beseelende Sonne,
 Kühl und fruchtlos mir dämmert wie Strahlen der Nacht.
 Ach! und nichtig und leer, wie Gefängnißwände der Himmel
 Eine beugende Laß über dem Haupte mir hängt!

Sonst mir anders bekannt! O Jugend, und bringen Gebete
 Dich nicht wieder, dich nie? führet kein Pfad mich zurück?

Je voudrais fêter, mais quoi ? et avec d'autres chanter,
 Mais, si seul, tout le divin me fait défaut.
 Cela, c'est ma faille, je sais, un sort inhibe alors
 Mes nerfs, et me rejette où j'ai commencé,
 Assis tout le jour insensible, et muet tels les enfants ;
 Sauf qu'à mes yeux perle encor bien souvent larme froide,
 Et m'assombrissent plante du champ et chant des oiseaux,
 Car ils sont, et leurs joies, hérauts du céleste aussi.
 Mais en mon sein frissonnant le soleil qui donne âme s'éteint,
 Froid et stérile tels les rayons de la nuit.
 Ah, et vide et vain tels murs de geôle, le ciel
 Me pend, poids écrasant, dessus la tête !

Jadis je l'ai vu autre ! Et jamais les prières, ô jeunesse,
 Ne te ramènent ? au retour nul chemin ne m'invite ?

Soll es werden auch mir, wie den Götterlosen, die vormals
Glänzenden Auges doch auch saßen am seeligen Tisch',
Aber übersättiget bald, die schwärmenden Gäste
Nun verstummet, und nun unter der Lüfte Gesang,
Unter blühender Erd' entschlafen sind, bis dereinst sie
Eines Wunders Gewalt sie, die Versunkenen, zwingt,
Wiederzukehren, und neu auf grünendem Boden zu wandeln. –
Heiliger Othem durchströmt göttlich die lichte Gestalt,
Wenn das Fest sich beseelt, und Fluthen der Liebe sich regen,
Und vom Himmel getränkt, rauscht der lebendige Strom,
Wenn es drunten ertönt, und ihre Schätze die Nacht zollt,
Und aus Bächen herauf glänzt das begrabene Gold. –

7

Aber o du, die schon am Scheidewege mir damals,
Da ich versank vor dir, tröstend ein Schöneres wies,
Du, die Großes zu sehn, und froher die Götter zu singen,
Schweigend, wie sie, mich einst stillebegeistert gelehrt,

Moi aussi, serai-je tels ces sans-dieu assis naguère
Aussi pourtant, l'œil brillant, aux tables heureuses,
Mais qui, bientôt rassasiés, enthousiastes convives, à présent
Sont muets, et sous le chant des brises sommeillent
À présent sous la terre en fleur, jusqu'au jour où va la puissance
D'un miracle forcer ces noyés à revenir
Et sur le sol verdoyant à s'en aller à nouveau ? –
Un saint souffle parcourt, divin, leur corps de lumière
Quand s'anime la fête et se soulèvent les flots de l'amour
Et rugit, abreuvé de ciel, le fleuve vivant,
Quand le tréfonds résonne et la nuit rend ses trésors
Et du profond des ruisseaux l'or enfoui brille. –

7

Mais ô toi, qui alors déjà, consolante, au croisé des voies,
Quand je sombrais devant toi m'en montrais plus belle,
Toi calme inspiratrice, un jour qui m'appris à voir grand,
À chanter les dieux plus gaîment, silencieux, comme eux,

Götterkind! erscheineſt du mir, und grüßeſt, wie einſt, mich,
Redeſt wieder, wie einſt, höhere Dinge mir zu?
Siehe! weinen vor dir, und klagen muß ich, wenn schon noch,
Denkend edlerer Zeit, deſſen die Seele ſich ſchämt.
Denn ſo lange, ſo lang auf matten Pfaden der Erde
Hab' ich, deiner gewohnt, dich in der Irre geſucht,
Freudiger Schutzgeiſt! aber umsonſt, und Jahre zerrannen,
Seit wir ahnend um uns glänzen die Abende ſahn.

8

Dich nur, dich erhält dein Licht, o Heldin! im Lichte,
Und dein Dulden erhält liebend, o Gütige, dich;
Und nicht einmal biſt du allein; Geſpielen genug ſind,
Wo du blüheſt und ruheſt unter den Rosen des Jahrs;
Und der Vater, er ſelbſt, durch ſanftumathmende Musen
Sendet die zärtlichen Wiegenſänge dir zu.
Ja! noch iſt ſie es ganz! noch ſchwebt vom Haupte zur Sohle,
Stillherwandelnd, wie ſonſt, mir die Athenerin vor.

Enfant des dieux, tu m'apparais, me salues, comme avant,
Me reparles, comme avant, de plus hautes choses ?
Vois ! Devant toi je dois pleurer et gémir, si même,
Évoquant plus nobles temps, mon âme a honte.
Car si longtemps, si longtemps, sur les las chemins de la terre,
Habitué à toi j'ai erré, te cherchant,
Joyeux esprit gardien, mais en vain, et ont fui les ans
Depuis que nous vîmes, en attente, briller les soirs.

8

Toi seule, héroïne, en Lumière te garde ta lumière,
Et ta patience en l'amour te garde, ô ange ;
Et tu n'es seule un instant ; les compagnons ne manquent
Où sous les roses de l'an tu fleuris et repose ;
Et le Père, lui-même, par le doux soupir des Muses,
T'envoie ses tendres chants pour te bercer.
C'est tout elle encor, de la tête aux pieds ! Devant moi plane encore,
S'en allant calme, comme hier, l'Athénienne !

Und wie, freundlicher Geist! von heitersinnender Stirne
Seegnend und sicher dein Strahl unter die Sterblichen fällt;
So bezeugst du mir's, und sagst mir's, daß ich es ändern
Wiedersage, denn auch Andere glauben es nicht,
Daß unsterblicher doch, denn Sorg' und Zürnen, die Freude
Und ein goldener Tag täglich am Ende noch ist.

9

So will ich, ihr Himmlischen! denn auch danken, und endlich
Athmet aus leichter Brust wieder des Sängers Gebet.
Und wie, wenn ich mit ihr, auf sonniger Höhe mit ihr stand,
Spricht belebend ein Gott innen vom Tempel mich an.
Leben will ich denn auch! schon grünt's! wie von heiliger Leier
Ruft es von silbernen Bergen Apollons voran!
Komm! es war wie ein Traum! die blutenden Fittiche sind ja
Schon genesen, verjüngt leben die Hoffnungen all.
Großes zu finden, ist viel, ist viel noch übrig, und wer so
Liebte, gehet, er muß, gehet zu Göttern die Bahn.

Et comme, esprit ami, ton rayon qui bénit et sauve
Tombe sur les mortels d'un pur front pensif,
Ainsi tu m'es témoin, et me dis, afin qu'à d'autres
Je le redise, car d'autres, aussi, ne le croient,
Qu'est la joie, pourtant, plus que la peine et la rage immortelle
Et qu'en jour d'or chaque jour finit encore.

9

Ainsi vais-je donc aussi rendre grâce, ô Célestes, et enfin
Ressouffle d'un sein plus léger mon chant de prière.
Et comme hier avec elle, au soleil des hauteurs avec elle,
Un dieu me parle de vie du cœur de son temple.
Je vais donc vivre aussi ! Tout verdoie déjà ! Sainte lyre,
Dirait-on, m'appelle des monts d'argent d'Apollon !
Viens ! C'était comme un rêve ! Oui, les ailes sanglantes
Déjà sont guéries, rajeunis tous espoirs vivent,
Tant et tant de grandeur reste encore à trouver, et qui ainsi
Aima, suit, doit suivre la voie des dieux.

Und geleitet ihr uns, ihr Weihestunden! ihr ernsten,
Jugendlichen! o bleibt, heilige Ahnungen, ihr
Fromme Bitten! und ihr Begeisterungen und all ihr
Guten Genien, die gerne bei Liebenden sind,
Bleibt so lange mit uns, bis wir auf gemeinsamem Boden,
Dort, wo die Seeligen all niederzukehren bereit,
Dort, wo die Adler sind, die Gestirne, die Boten des Vaters,
Dort, wo die Musen, woher Helden und Liebende sind,
Dort uns, oder auch hier, auf thauender Insel begegnen,
Wo die Unsrigen erst, blühend in Gärten gesellt,
Wo die Gesänge wahr, und länger die Frühlinge schön sind,
Und von neuem ein Jahr unserer Seele beginnt.

Et vous, graves et juvéniles, heures sacrées,
Escortez-nous, demeurez, saintes attentes,
Pieuses prières, et vous, inspirations, et vous tous,
Bons génies qui vous plaisez auprès des amants,
Demeurez jusqu'à notre rencontre sur sol commun,
Où tous les bienheureux sont prêts à descendre,
Où sont les aigles, les astres, les hérauts du Père,
Où sont les Muses, d'où viennent héros et amants,
Là-bas, ou même ici, dans la rosée de l'île
Où les nôtres, jadis, en fleur aux jardins s'assemblaient,
Où les chants sont vrais, et les printemps beaux plus longtemps,
Et où va commencer l'an neuf de nos âmes.

Stutgard

(Zweite Fassung)

An Siegfried Schmidt

I

Wieder ein Glük ist erlebt. Die gefährliche Dürre geneset,
Und die Schärfe des Lichts senget die Blüthe nicht mehr.
Offen steht jetzt wieder ein Saal, und gesund ist der Garten,
Und von Reegen erfrischt rauschet das glänzende Thal,
Hoch von Gewächsen, es schwellen die Bäch' und alle gebundnen
Fittige wagen sich wieder ins Reich des Gesangs.
Voll ist die Luft von Fröhlichen jetzt und die Stadt und der Hain ist
Rings von zufriedenen Kindern des Himmels erfüllt.
Gerne begegnen sie sich, und irren untereinander,
Sorgenlos, und es scheint keines zu wenig, zu viel.
Denn so ordnet das Herz es an, und zu athmen die Anmuth,
Sie, die geschikliche, schenkt ihnen ein göttlicher Geist.

Stuttgart

À Siegfried Schmidt

I

L'on revit un bonheur. L'aridité dangereuse guérit,
Et l'âpre lumière ne roussit plus les fleurs.
La salle est là rouverte, et le jardin prospère,
Et rafraîchi de pluies bruit le val luisant
Sous l'herbe haute, les rus grossissent, et toutes les ailes
Entravées se redéployent dans le règne du chant.
L'air est là plein de joyeux drilles, et ville et bois
Alentour remplis de gais enfants du ciel.
Ils aiment se retrouver et flâner ensemble, insoucieux,
Et nul ne manque, il semble, ou n'est de trop.
Car tel le veut leur cœur, et un esprit divin
Leur offre à respirer une grâce seyante.

1802-1807, 2^e version
(1^{re} version 1800)

Schmidt : Siegfried
Schmidt, poète ami
de Hölderlin.

Aber die Wanderer auch sind wohlgeleitet und haben
Kränze genug und Gesang, haben den heiligen Stab
Vollgeschmückt mit Trauben und Laub bei sich und der Fichte
Schatten; von Dorfe zu Dorf jauchzt es, von Tage zu Tag,
Und wie Wagen, bespannt mit freiem Wilde, so ziehn die
Berge voran und so träget und eilet der Pfad.

2

Aber meinst du nun, es haben die Thore vergebens
Aufgethan und den Weg freudig die Geister gemacht?
Und es schenken umsonst zu des Gastmahls Fülle die Guten
Nebst dem Weine noch auch Beeren und Honig und Obst?
Schenken das purpurne Licht zu Festgesängen und kühl und
Ruhig zu tieferem Freundesgespräche die Nacht?
Hält ein Ernsteres dich, so spars dem Winter und willst du
Freien, habe Gedult, Freier beglücket der Mai.
Jetzt ist Anderes Noth, jetzt komm' und feire des Herbstes
Alte Sitte, noch jetzt blühet die Edle mit uns.

Mais aussi, les voyageurs sont bien guidés, ont assez
De couronnes et chants, ont pour eux leur thyrses sacrés
Tout décoré de pampre et lierre, et l'ombre du pin ;
De village en village, de jour en jour, c'est la noce,
Et les monts, tels chars tirés par de libres bêtes sauvages,
Ainsi roulent, et tel le chemin tarde et se hâte.

2

Mais crois-tu donc, dis-moi, qu'auraient pour rien les Esprits
Ouvert les portes, et fait joyeuse la route ?
Et en vain, les bienfaiteurs, offrent ce plein banquet
De vin, de baies et miel et fruits aussi,
Offert pourpre lumière aux chants de fête, et fraîche
Et calme nuit aux profonds entretiens entre amis ?
Plus grave souci te retient ? garde-le pour l'hiver, et veux-tu
Fiancée, patiente, heureux qui en mai se fiance.
Il est là d'autres soins, viens là et fête le rite ancien
De l'automne, encor fleurit là chez nous sa noblesse.

Eins nur gilt für den Tag, das Vaterland, und des Opfers
Festlicher Flamme wirft jeder das Eigene zu.
Darum kränzt der gemeinsame Gott umsäuselnd das Haar uns,
Und den eigenen Sinn schmelzet, wie Perlen, der Wein.
Diß bedeutet der Tisch, der geehrte, wenn, wie die Bienen,
Rund um den Eichbaum, wir sitzen und singen um ihn,
Diß der Pokale Klang, und darum zwinget die wilden
Seelen der streitenden Männer zusammen der Chor.

3

Aber damit uns nicht, gleich Allzuklugen, entfliehe
Diese neigende Zeit, komm' ich entgegen sogleich,
Bis an die Grenze des Lands, wo mir den lieben Geburtsort
Und die Insel des Stroms blaues Gewässer umfließt.
Seeligen lieb ist der Ort, an beiden Ufern, der Fels auch,
Der mit Garten und Haus grün aus den Wellen sich hebt.
Dort begegnen wir uns; o gütiges Licht! wo zuerst mich
Deiner gestaltenden Strahlen mich einer betraf.

Seule compte en ce jour la patrie, et à la flamme festive
De l'offrande jette chacun ce qui lui est propre.
Ainsi couronne d'un souffle nos boucles le dieu de tous,
Et le vin dissout nos voix propres, telles des perles.
C'est le sens de la table vénérée, quand, tels qu'abeilles
Autour du chêne, autour d'elle on s'assied et chante,
C'est le sens du bruit des coupes, et le chœur force ainsi à s'unir
Les âmes sauvages des hommes qui se querellent.

3

Mais pour que cette saison déclinante ne nous échappe
Comme aux trop sages, à ses devants je viens vite,
Jusqu'aux confins du pays, où baignent des eaux bleues
Mon lieu natal aimé et l'île du fleuve.
Lieu qu'aiment les bienheureux, ses deux rives, aussi le roc vert
Qui s'élève des flots avec jardin et demeure.
Là nous nous retrouvons ; où l'un de tes rayons
Créateurs le premier m'atteignit, bienveillante lumière !

Dort begann und beginnt das liebe Leben. Was ist es
Aber? des Vaters Grab seh' ich und weine dir schon?
Wein' und halt' und habe den Freund und höre das Wort, das
Einst mir in himmlischer Kunst Leiden der Liebe geheilt.
Andres erwacht. Ich muß des Landes Blüthen ihm nennen,
Barbarossa, dich auch, gütiger Kristoph, und dich,
Konradin. So arm ist der Volks Mund. Aber der Epheu
Grünt am Fels und die Burg deckt das bacchantische Laub,
Und Vergangenes ist, und Künftiges fürstlich den Sängern,
Reich in Tagen des Herbsts sünnen die Schatten wir uns.

4

So der Gewaltgen gedenk und des ernstunmündigen Schiksaals,
Schlank auch selber, und jung, aber vom lauterem Gott
Auch gleich Rossen dahin, wie die Alten, die göttlicherzognen
Dichter, heimischen Lichts, ziehen das Land wir hinauf.
Wirtemberg ist. Dort von den uralt deutsamen Bergen
Stammen der Jünglinge viel, steigen die Hügel herab.

Là commença et commence la vie aimée. Mais qu'est-ce ?
De mon père je vois la tombe et déjà te pleure ?
Je pleure et serre et tiens l'ami et entends les mots
Qui jadis, d'art céleste, ont guérit mes peines d'amour.
Autre chose s'éveille. Je dois lui nommer les fleurs du pays :
Barberousse, aussi toi, bienveillant Christophe, et toi,
Conradin. Le peuple a si pauvre voix. Mais verdoie le lierre
Au rocher, et revêt le château le feuillage bacchique,
Et sont princiers passé et futur pour les poètes :
Nous calmons les ombres, nous riches en jours d'automne.

4

Ainsi, évoquant les puissants et leur grave, immature destin,
Nous aussi frères, et jeunes, aux coursiers du dieu pur
Pareils pourtant, tels les bardes disciples des dieux, les Anciens,
Nous remontons le pays en lumière natale.
Wirtemberg ! Là viennent des anciens monts oraculaires
Maints jeunes gens qui dévalent les collines.

Barberousse : Frédéric I^{er} de Hohenstaufen, dit Frédéric Barberousse, duc de Souabe (pays natal de Hölderlin) et empereur romain-germanique (XII^e siècle).

Christophe : prince de Württemberg, « père de la patrie » (XVI^e siècle).

Conradin : Conrad de Hohenstaufen, duc de Souabe, roi de Sicile et de Jérusalem, dernier des Hohenstaufen (XIII^e siècle).

Quellen rauschen von dort und hundert geschäftige Bäche,
Kommen bei Tag und Nacht nieder und biegen das Land.
Aber der Meister pflügt die Mitte des Landes, die Furchen
Ziehet der Nekarstrom, ziehet den Segen herab.
Und es kommen mit ihm Italiens Lüfte, die See schikt
Ungeheures, sie schikt krankende Sonnen mit ihm.
Darum wächst fast über das Haupt wie Geistesgewalt uns
Güterfülle, denn hier ward in die Ebne das Gut
Reicher den Lieben gebracht, den Landesleuten, doch neidet
Keiner an Bergen dort ihnen die Gärten, den Wein
Oder das üppige Gras und das Korn und die glühenden Bäume,
Die am Wege gereiht über den Wanderern stehn.

5

Aber indeß wir schaun und die mächtige Freude durchwandeln,
Fliehet der Weg und der Tag uns, wie den Trunkenen, hin.
Denn mit heiligem Laub umkränzt erhebet die Stadt schon,
Die gepriesene, dort leuchtend ihr priesterlich Haupt.

De là des sources bruissent, et cent ruisseaux affairés
Jour et nuit descendent, et le pays façonnent.
Mais le maître, le fleuve Neckar, laboure le cœur du pays,
Trace sillons, fait descendre bénédictions.
Et vient avec lui de l'air d'Italie, la mer lui envoie
L'infini, lui envoie des soleils décomposés.
Ainsi croît un plein de bien presque plus haut que nos têtes
Tel un pouvoir de l'esprit, car ici dans la plaine
Plus riche est le bien donné aux aimés, aux gens du pays,
Mais nul aux monts-là-bas ne leur jalouse
Leurs jardins, leur vin, ou l'herbe grasse et le grain et les arbres
En rangs qui flamboient sur la route du voyageur.

5

Mais à scruter et voyager dans la joie souveraine,
Nous fuient la route et le jour, comme aux enivrés.
Car la ville illustre déjà lève là sa tête d'orante
Lumineuse et couronnée de feuillage sacré,

Une des modifications
les plus notables :
(la mer envoie au
fleuve Neckar) :
1^{re} version : « Ses nues,
lui envoie de merveil-
leux soleils. »
2^{de} version : « L'infini,
lui envoie des soleils
décomposés » (décom-
position fertilisante).

Herrlich steht sie und hält den Rebenstab und die Tanne
Hoch in die seeligen purpurnen Wolken empor.
Sei uns hold! dem Gast und dem Sohn, o Fürstin der Heimath!
Glückliches Stutgard, nimm freundlich den Fremdling mir auf!
Immer haßt du Gesang mit Flöten und Saiten gebilligt,
Wie ich glaub', und des Lieds kindlich Geschwätz und der Mühn
Süße Vergessenheit bei gegenwärtigem Geiste,
Auch der garten erfreut gütig des Fürsten das Herz.
Aber ihr, ihr Tapfersten auch, ihr Frohen, die allzeit
Leben und walten, erkannt, oder gewaltiger auch,
Wenn ihr wirkt und schafft in heiliger Nacht und allein herrscht
Und allmächtig empor ziehet ein ahnendes Volk,
Bis die Jünglinge sich der Väter droben erinnern,
Mündig und hell vor euch steht ein gemüthliches Volk -

6

Engel des Vaterlands! o ihr, vor denen das Auge,
Sei's auch stark, und das Knie bricht dem vereinzelt Mann,

Se dresse royale et tient le thyrses et le sapin
Haut dans les bienheureux pourpres nuages.
Sois-nous propice, à l'hôte et au fils, du pays la princesse !
Heureuse Stuttgart, accueille en ami l'étranger !
Toujours t'ont plu les chants de flute et luth, je crois,
Et le babil enfantin des ballades, et le bon
Oubli du labeur, l'esprit au présent ; et, bienveillant,
Le jardin du prince aussi réjouit le cœur.
Mais vous aussi, vous les braves, vous les joyeux, de tout temps
Qui vivez et guidez, reconnus, ou plus puissants même,
Qui œuvrez et créez dans la nuit sacrée et régnez seuls
Et, souverains, élevez un peuple prescient
Jusqu'à ce que se souvienne des Pères là-haut la jeunesse,
Et que mûr, éclairé, devant vous un doux peuple se dresse -

6

Anges de la patrie devant qui le regard, même aigu,
Et le genou de l'homme isolé tant fléchissent

Daß er halten sich muß an die Freund' und bitten die Theuern,
Daß sie tragen mit ihm all die beglückende Laßt,
Habt, o Gütige, Dank für den und alle die Andern,
Die mein Leben, mein Gut unter den Sterblichen sind.
Aber die Nacht kommt! laß uns eilen, zu feiern das Herbstfest
Heut noch! voll ist das Herz, aber das Leben ist kurz,
Und was uns der himmlische Tag zu sagen geboten,
Das zu nennen, mein Schmidt! reichen wir beide nicht aus.
Treffliche bring' ich dir und das Freudenfeuer wird hoch auf
Schlagen und heiliger soll sprechen das kühnere Wort.
Siehe! da ist es rein! und des Gottes freundliche Gaaben
Die wir theilen, sie sind zwischen den Liebenden nur.
Anderes nicht - o kommt! o macht es wahr! denn allein ja
Bin ich und niemand nimmt mir von der Stirne den Traum?
Kommt und reicht, ihr Lieben, die Hand! das möge genug seyn,
Aber die größere Lußt sparen dem Enkel wir auf.

Qu'il doit se tenir aux amis et prier ses êtres chers
De porter avec lui tout ce fardeau de bonheur,
Merci, ô Bienveillants, pour lui et tous les autres
Qui sont ma vie, mon bien parmi les mortels.
Mais nuit vient ! Fêtons la fête d'automne aujourd'hui encore,
Hâtons-nous ! Le cœur est plein mais la vie est brève,
Et à nommer ce que nous enjoint le jour céleste
D'exprimer, nous deux, mon Schmidt, ne suffirons point.
Gens de valeur je t'amène, et haut va le feu de joie
Fuser, et plus sacré le mot fier sonner.
Vois ! Là tout est pur ! Et du dieu les dons amicaux
Que nous partageons, seuls y ont part ceux qui s'aiment.
À rien d'autre – Oh, venez ! Oh, faites que ce soit vrai ! Car bien seul
Je suis – et nul pour ôter de mon front ce rêve ?
Venez et tendez la main, bien-aimés, ce peut suffire,
Mais nous gardons le plus grand plaisir pour nos fils.

Brod und Wein

(Letzte Fassung)

An Heinze

I

Rings um ruhet die Stadt; still wird die erleuchtete Gasse,
Und, mit Fakeln geschmückt, rauschen die Wagen hinweg.
Satt gehn heim von Freuden des Tags zu ruhen die Menschen,
Und Gewinn und Verlußt wäget ein sinniges Haupt
Wohlfrieden zu Haus; leer steht von Trauben und Blumen,
Und von Werken der Hand ruht der geschäftige Markt.
Aber das Saitenspiel tönt fern aus Gärten; vielleicht, daß
Dort ein Liebendes spielt oder ein einsamer Mann
Ferner Freunde gedenkt und der Jugendzeit; und die Brunnen,
Immerquillend und frisch rauschen an duftendem Beet.
Still in dämmriger Luft ertönen geläutete Glocken,
Und der Stunden gedenk rufet ein Wächter die Zahl.

Pain et vin

À Heinse

I

La ville alentour se repose ; la rue éclairée se calme,
Et le bruit des voitures parées de torches s'éloigne.
Repus des joies du jour, au repos vont les hommes chez eux,
Et gains et pertes soupèse une tête pensive,
Toute en paix en sa maison ; le marché affairé est vide
De grappes et fleurs, et des tâches des mains se repose.
Mais au loin sonne un jeu de luth aux jardins ; peut-être joue là
Un amant, ou un homme seul, en mémoire d'amis
Lointains et d'un temps de jeunesse ; et toujours vive et fraîche
Bruit la fontaine auprès des massifs embaumés.
Calmes dans l'air assombri tintent les cloches qu'on sonne,
Et mémoire des heures, un veilleur en crie le nombre.

Heins(z)e : Wilhelm
Heinse, poète, un des
mentors de Hölderlin.

1802-1807,
dernière version.
Élégie bien des fois
retouchée par Hölder-
lin, cette version étant
sans doute la dernière,
fort différente à partir
de la quatrième
strophe.
Première version :
1800 – 1801, ainsi
qu'une autre version la
même année sous le
titre « Le Dieu du
vin ». La première
strophe de la première
version fut publiée en
1807 sous le titre « La
Nuit ». *Voir page 101.*

Jetzt auch kommet ein Wehn und regt die Gipfeln des Hains auf,
Sieh! und das Ebenbild unserer Erde, der Mond
Kommet geheim nun auch; die Schwärmerische, die Nacht kommt,
Voll mit Sternen und wohl wenig bekümmert um uns,
Glänzt die Erstaunende dort, die Fremdlingin unter den Menschen
Über Gebirgshöhn traurig und prächtig herauf.

2

Wunderbar ist die Gunst der Hoherhabnen und niemand
Weiß, von wannen und was einem geschieht von ihr.
So bewegt sie die Welt und die hoffende Seele der Menschen,
Selbst kein Weiser versteht, was sie bereitet, denn so
Will es der oberste Gott, der sehr dich liebet, und darum
Ist noch lieber, wie sie, dir der besonnene Tag.
Aber zuweilen liebt auch klares Auge den Schatten
Und versucht zu Lußt, eh' es die Noth ist, den Schlaf,
Oder es blickt auch gern ein treuer Mann in die Nacht hin,
Ja, es ziemet sich ihr Kränze zu weihn und Gesang,

Un souffle aussi vient là, et agite les cimes du bois,
Et vois ! Image même de notre Terre,
La lune aussi vient là, en secret ; la nuit vient, la rêveuse,
Pleine d'étoiles, et bien peu soucieuse de nous ;
Là-bas la saisissante, étrangère parmi les hommes,
Luit sur les hauts des monts, triste et superbe.

2

Merveilleuse est la faveur de la Haute Altesse, et personne
Ne sait d'où vient son legs ni ce qu'il est.
Ainsi meut-elle le monde et l'espoir de l'âme des hommes,
Nul sage ne comprend même ses plans, car ainsi
Le veut le dieu suprême, qui t'aime beaucoup, et partant
Tu aimes plus qu'elle encor le jour lucide.
Mais un œil clair parfois aime aussi l'ombre et cherche
Par plaisir le sommeil plus tôt que de besoin,
Et scrute aussi volontiers un homme fidèle la nuit :
Il sied de lui dédier couronnes et chants,

Weil den Irrenden sie geheiliget ist und den Todten,
Selber aber besteht, ewig, in freiestem Geist.
Aber sie muß uns auch, daß in der zaudernden Weile,
Daß im Finstern für uns einiges Haltbare sei,
Uns die Vergessenheit und das Heiligtrunkene gönnen,
Gönnen das strömende Wort, das, wie die Liebenden, sei,
Schlummerlos und vollern Pokal und kühneres Leben,
Heilig Gedächtnis auch, wachend zu bleiben bei Nacht.

3

Auch verbergen umsonst das Herz im Busen, umsonst nur
Halten den Muth noch wir, Meister und Knaben, denn wer
Möcht' es hindern und wer würd uns die Freude verbieten?
Herrliches Zeichen auch singen, bei Tag und bei Nacht,
Witterungen. So komm! daß wir das Offene schauen,
Daß Lebendiges wir suchen, so weit es auch ist.
Fest bleibt Eins; es sei um Mittag oder es gehe
Bis in die Mitternacht, immer bestehet ein Maas,

Car sainte elle est pour les déments et pour les morts,
Mais reste, elle-même, à jamais en l'esprit le plus libre.
Mais il lui faut aussi, pour qu'au moment du doute,
Pour qu'en l'obscur nous soit quelque soutien,
Oubli nous donner et sainte ivresse, un flot de mots
Nous donner, qui tels amants soient sans sommeil,
Et coupe plus remplie et vie plus hardie, et aussi
Saint mémorial, pour la nuit demeurer en éveil.

3

En vain aussi cache-t-on son cœur en son torse, en vain
Retient-on l'ardeur encor, maîtres-élèves,
Car qui voudrait l'entraver, et qui nous défendre la joie ?
Signe sublime aussi, les atmosphères
Jour et nuit chantent. Alors viens ! Que nous fixions l'ouvert,
Que nous cherchions du vivant, si loin qu'il soit.
Demeure une chose sûre : autour de midi et même
Jusqu'au milieu de la nuit, toujours il reste

Allen gemein, doch jeglichem auch ist eignes beschieden,
Dahin gehet und kommt jeder, wohin er es kann.
Drum! und spotten des Spotts mag gern frohlokkender Wahnsinn
Wenn er in heiliger Nacht plötzlich die Sänger ergreift.
Drum an den Isthmos komm! dorthin, wo das offene Meer rauscht
Am Parnaß und der Schnee delphische Felsen umglänzt,
Dort ins Land des Olymps, dort auf die Höhe Kithärons,
Unter die Fichten dort, unter die Trauben, von wo
Thebe drunten und Ismenos rauscht, im Lande des Kadmos,
Dorther kommt und da lachet verpflanzt, der Gott.

4

Seeliges Griechenland! du Haus der Himmlischen alle,
Also ist wahr, was einst wir in der Jugend gehört?
Festlicher Saal! der Boden ist Meer! und Tische die Berge,
Wahrlich zu einzigem Brauche vor Alters gebaut!
Aber die Thronen, wo? Geseze der Erd, und die Schritte,
Wo, mit Nektar gefüllt, schreitend in Winkeln Gesang?

Mesure commune à tous, mais aussi voie propre à chacun,
Là va et vient chacun, où il le peut.
Allons ! Volontiers se rit des rieurs la folie jubilante
Quand soudain elle prend les poètes dans la nuit sainte.
Allons viens ! À l'Isthme, où bruit la mer ouverte au pied
Du Parnasse et luit sur les rocs delphiques la neige,
Là-bas en pays olympien, sur les hauts du Cithéron,
Sous les pins, sous les grappes, où bruissent en contrebas
Thèbes et l'Isménos, là-bas au pays de Cadmos,
Le dieu vient de là et ici rit, transplanté.

4

Bienheureux pays des Grecs ! Toi maison de tous les Céléstes,
C'est donc vrai, ce que jeunes un jour nous entendîmes ?
Salle de fête ! Sol mer et table monts, vraiment
Bâtie pour un seul usage aux temps anciens !
Mais les trônes, où sont-ils ? les lois de la Terre, et les pas ? où est-il,
Empli de nectar, le chant au pas tournoyant ?

Isthme : détroit
de Corinthe.

Parnasse : double
sommets dominant
Delphes.

Cithéron :
mont de Béotie.

Isménos :
rivière de Béotie

Cadmos : fondateur
mythique de Thèbes,
grand-père de
Dionysos.

Wo bedeuten sie denn, die bäurisch sinnigen Sprüche?
Schaal ist Delphi, begreifts, besser, erfüllet es sich
Daß es wahr wird, denn wo brichts, allgegenwärtigen Glücks voll
Donnernd aus heiterer Luft über die Augen herein?
Vater Aether verzehrt und strebt, wie Flammen zur Erde,
Tausendfach kommet der Gott. Unt liegt, wie Rosen, der Grund
Himmlischen ungeschickt, vergänglich, aber wie Flammen
Wirket von oben, und prüft Leben, verzehrend, uns aus.
Die aber deuten dort und da und heben die Häupter
Menschen aber, gesellt, theilen das blühende Gut.
Das Verzehrende. So kommt Himmlisches, tiefschütternd gelangt so
Aus den Schatten herab unter die Menschen sein Tag.

5

Unempfunden kommt es zuerst, es streben entgegen
Diesem die Kinder. Faßt trifft den Rücken das Glück,
Denn es scheut sie der Mensch. Darum auch siehet mit Augen
Kaum ein Halbgott; und ist Feuer um diesen, und Schlaf.

Où donc font sens les pensifs proverbes paysans ?
Vacante, Delphes se comprend mieux, s'accomplit,
Se fait vraie, car où est né ce qui pénètre en nos yeux,
Plein d'un bonheur tout présent, tonnant dans l'air pur ?
Père Éther consume et s'encourt, comme à la Terre les flammes,
Centuplé vient le dieu. En bas git, comme roses, le fonds
Impropre aux Célestes, fugitif, mais d'en haut, comme flammes,
La vie œuvre, consumante, et nous éprouve.
Mais certains déchiffrent çà et là et lèvent la tête,
Mais groupés, les hommes partagent le bien en fleur,
Consumant. Vient ainsi le céleste, ainsi, secouant les tréfonds,
Son jour descend des ombres parmi les hommes.

5

Il vient d'abord imperçu, les enfants accourent vers lui.
Leur bonheur ne rencontre presque que dos tournés,
Car les craint l'homme. Aussi ne voit un demi-dieu
De ses yeux qu'à peine ; et feu l'entoure, et sommeil.

Ihnen aber ist groß der Muth, voll füllen das Herz ihm
Diese, aber er sieht kaum, in den Gluthen, das Gut,
Schafft, verschwendet und fast ward ihm Gränze die Erde,
Aber zu ruhn, reißt hin ewig in Nacht das Geschik.
Selbst bevestigen das die Himmlischen aber wo anders
Die nichts irrt und gewohnt werden die Menschen des Glücks
Und des Tags und zu schau'n die Offenbaren, das Antlitz
Derer, welche schon längst Eines und Alles genannt
Tief die verschwiegene Brust mit freier Genüge gefüllet,
Und zuerst und allein alles Verlangen beglückt;
Lang und schwer ist das Wort von dieser Ankunft aber
Weiß ist der Augenblick. Diener der Himmlischen sind
Aber, kundig der Erd, ihr Schritt ist gegen den Abgrund
Jugendlich menschlicher, doch das in den Tiefen ist alt.

6

Nun behalten sie die Seeligen und die Geister,
Alles wahrhaft muß kündigen deren ihr Lob.

Mais grande est leur ardeur, à ras bord ils emplissent son cœur,
Mais dans les braises il voit à peine le bien,
Il crée, dilapide, et presque le confine la Terre,
Mais sans fin, dans la nuit le destin pousse au repos.
Ce qu'étaient les Célestes eux-mêmes, mais ailleurs, où rien
Ne les trouble et où se font au bonheur les hommes,
Et au jour, à fixer les Révélés, leur visage, eux qui
De long temps déjà, l'Un et le Tout pour noms,
À fond ont empli les seins silencieux de satiété libre,
Et dès l'abord, et seuls, exaucé tout désir ;
Longs et pesants les mots disant ce qui surgit,
Mais blanc l'instant. Mais les servants des Célestes
Connaissent la Terre, au bord de l'abîme est leur pas plus humain,
Juvénile, pourtant est leur tréfonds ancien.

6

Dès lors, ils gardent les bienheureux et les Esprits,
Vraiment, tout doit leur concéder louange.

Nichts darf schauen das Licht, was nicht den Hohen gefällt,
Vor den Aether gebührt müßigversuchendes nicht.
Drum in der Gegenwart deß eine Weile zeitig zu stehen,
Richten in Tusksichen Ordnungen Völker sich auf
Untereinander und baun die schönen Tempel und Städte
Je nach Gegenden, gehn über den Küsten empor –
Aber wo sind sie? wo blühn die Bekannten, die Kronen des Festes?
Thebe welkt und Athen; rauschen die Waffen nicht mehr
In Olympia, nicht die goldnen Wagen des Kampfspiels,
Und bekränzen sich denn nimmer die Schiffe Korinths?
Warum schweigen auch sie, die heiligen Handlungen, damals,
Warum freuet sich denn nicht der geweihte Tanz?
Warum zeichnet, wie sonst, die Stirne des Mannes ein Gott nicht,
Drückt den Stempel, wie sonst, nicht dem Getroffenen auf?
Aber er kam dann selbst und nahm des Menschen Gestalt an
ein Aergerniß aber ist Tempel und Bild,

Rien qui ne plaise aux Très-Hauts n'a droit de fixer la lumière,
Devant l'Éther, foin des velléités.
Aussi, pour tôt se tenir en sa présence un moment,
Les peuples s'alignent entre eux en ordre toscan
Et ils bâtissent temples et villes de toute beauté,
Accordés au site, dominant les côtes –
Mais où sont-ils ? Où en fleur, les illustres couronnes des fêtes ?
Thèbes se fane, et Athènes ; les armes ne bruissent
Plus en Olympe, ni les chars d'or des jeux martiaux ?
Et donc, plus de couronne aux vaisseaux de Corinthe ?
Pourquoi ce silence aussi des gestes saints de jadis ?
Pourquoi n'est donc plus en joie la danse sacrée ?
Pourquoi nul dieu ne marque-t-il l'homme au front comme hier,
Comme hier n'appose son sceau sur ceux qu'il touche ?
Mais en personne il vint alors et prit forme humaine
mais sont scandale temple et image,

Narben gleichbar zu Ephesus. Auch Geistiges leidet,
 Himmlischer Gegenwart, zündet wie Feuer, zuletzt.
 Eine versuchung ist es. Versuchung, wenn Himmlische da sind
 Sich sein Grab sinnt, doch klug mit den Geistern, der Geist.
 Auch die Geister, denn immer hält den Gott ein Gebet auf,
 Die auch leiden, so oft diesen die Erde berührt.
 Nimmer eigenen Schatten und die stillen Pfade der Heimath
 Regeln; Gebäuden gleich stehen die Bäume und Gebüsch
 Nimmer, und goldnes Obst, und eingerichtet die Wälder,
 Da es dürr ist; das Grün aber ernähret das Roß
 Und den Wolf, in der Wildniß, aber der Wunder denket
 Eines schwer und der Jugend Haus fassen die Seher nicht mehr.
 Aber doch etwas gilt allein auch. Die Regel, die Erde.
 Eine Klarheit, die Nacht. Das und das Ruhige kennt
 Ein Verständiger wohl, ein Fürstlicherer, und zeigt
 Göttliches, ihrs auch sei lang, wie der Himmel und tief.

Plaies – comme Éphèse. Et souffre aussi le spirituel
 De céleste présence, il prend comme feu, pour finir.
 Tentation ! Quand sont là les Célestes, tenté de penser à sa tombe
 Est l'esprit, pourtant sagace avec les Esprits,
 Les Esprits, eux aussi, car toujours la prière retient le dieu,
 Ils souffrent, aussi, chaque fois que la Terre le blesse.
 Plus l'ombre propre, et plus les calmes chemins du pays
 Ne font règle ; arbre et buisson tels des beffrois
 Plus ne se dressent, et fruits d'or et forêts ordonnées il n'est plus,
 Car il fait sec ; mais le vert nourrit le cheval
 Et le loup dans la selve, mais il est dur d'évoquer la merveille
 Et n'est plus claire aux voyants la maison de jeunesse.
 Mais pourtant quelque chose aussi vaut seul. La règle, la Terre.
 Un éclat, la Nuit. Cela et la paix connaît bien
 Un qui sait, un plus grand prince, et cela montre qu'est long
 Tel le ciel, et profond, le divin pour Elle aussi.

Ephèse : ville d'Asie
 Mineure où païens et
 chrétiens iconoclastes
 s'affrontèrent dans le
 temple d'Artémis.

Nemlich, als vor einiger Zeit, uns dünket sie lange,
 Aufwärts stiegen sie all, welche das Leben beglückt,
 Als der Vater gewandt sein Angesicht von den Menschen,
 Und das Trauern mit Recht über der Erde begann,
 Und erschienen zu lezt ein stiller Genius, himmlisch
 Tröstend, welcher des Tags Ende verkündet' und schwand,
 Ließ zum Zeichen, daß einst er da gewesen und wieder
 Käme, der himmlische Chor einige Gaaben zurück,
 Derer menschlich, wie sonst, wir uns zu freuen vermöchten,
 Aber, wie Waagen bricht, faßt, eh es kommet, das Schiksaal
 Auseinander beinah, daß sich krümmt der Verstand
 Vor Erkenntniß, auch lebt, aber es sieget der Dank.
 Brod ist der Erde Frucht, doch ist's vom Lichte geseegnet,
 Und vom donnernden Gott kommet die Freude des Weins.
 Darum denken wir auch dabei der Himmlischen, die sonst
 Da gewesen und die kehren in richtiger Zeit,
 Darum singen sie auch mit Ernst die Sänger den Herbstgeist
 Und nicht eitel erdacht tönet dem Alten das Lob.

En effet, lorsqu'il y a quelque temps, longtemps il nous semble,
 Là-haut sont montés tous ceux qui charmaient la vie,
 Lorsque le Père eut détourné son visage des hommes,
 Et que le deuil a bon droit commença sur la Terre,
 Et qu'apparut un dernier calme Génie, céleste
 Réconfort, qui prédit la fin du jour et s'en fut,
 Le chœur céleste laissa, en signe qu'un jour il fut là
 Et reviendrait, en s'en allant quelques dons
 Dont nous puissions en humains, comme hier, nous réjouir,
 Mais le Sort, en balance, est près de rompre avant l'heure,
 Presque disloqué, alors la raison se gauchit
 À saisir, vit aussi, mais triomphe la gratitude.
 Le pain est fruit de la Terre, pourtant est béni de lumière,
 Et la joie du vin provient du dieu Tonnerre.
 Ainsi nous sont évoqués les Célestes aussi, qui hier
 Étaient là et reviendront au temps propice,
 Ainsi les poètes, avec zèle, chantent l'Esprit d'automne
 Et l'éloge à l'Ancien tel un vain songe ne sonne.

Ja! sie sagen mit Recht, er söhne den Tag mit der Nacht aus
 Führe des Himmels Gestirn ewig hinunter, hinauf,
 Allzeit froh, wie das Laub der immergrünenden Fichte,
 Das er liebt und der Kranz, den er von Epheu gewählt,
 Weil er bleibt. Vergnügt ist nemlich der in der Wildniß
 Auch. Und süßer Schlaf bleibt und Bienen und Mahl.
 Was der Alten Gesang von Kindern Gottes geweissagt,
 Siehe! wir sind es, wir; Frucht von Hesperien ist's!
 Wunderbar und genau ist's als an Menschen erfüllet,
 Glaube wer es geprüft! Nemlich, zu Hauß ist der Geist
 Nicht im Anfang, nicht an der Quell. Ihn zehret die Heimath.
 Kolonien liebt, und tapfer Vergessen der Geist.
 Unsre Blumen erfreun und die Schatten unserer Wälder
 Den Verschmachtetten. Faßt wär der Beseeler verbrandt.
 Seelige Weise sehns; ein Lächeln aus der gefangnen
 Seele leuchtet, dem Licht thauet ihr Auge noch auf.
 So lang währt' es. Aber es ruhn die Augen der Erde,
 Die allwissenden auch schlafen, die Hunde der Nacht.

À bon droit ils disent qu'il concilie nuit et jour et guide
 Sans fin la montée, la descente des astres du ciel,
 Joyeux en tout temps, tel le feuillage du pin toujours vert,
 Qu'il aime, et sa couronne choisie de lierre,
 Car il demeure. En effet, dans la selve il se plaît aussi.
 Et doux sommeil demeure, et abeilles, et repas.
 Ce que le chant des anciens prédit des enfants de Dieu,
 Vois ! nous le sommes, nous ; fruit d'Hespérie !
 Merveilleux et à point, comme accompli en l'homme, crois-en
 Qui l'éprouva ! En effet, de maison n'a l'esprit
 Ni au seuil ni à la source. La patrie le consume.
 Colonies il aime et vaillant oubli, l'esprit.
 Nos fleurs font sa joie, et l'ombre de nos forêts, l'assoiffé.
 Presque en fût brûlé le donneur d'âme.
 De bienheureux sages le voient ; de l'âme captive un sourire
 Luit, leur œil fond encore à la lumière.
 Ce fut si long. Mais se reposent les yeux de la Terre,
 Et sommeillent ceux qui tout savent, les chiens de la nuit.

*Modifications les plus notables de « Pain et vin »
par rapport à la première version :*

Première strophe : la lune qui était dans la première version « ombre à l'image de notre Terre » en devient « l'image même » (seule modification dans cette strophe).

La septième strophe est entièrement différente : Là où la première version nous disait que le monde était désenchanté de par l'incapacité de l'homme à soutenir longtemps la plénitude des dieux, la faute en est cette fois à l'arrivée d'un dieu (des chrétiens) qui vint en personne, prenant forme humaine, et remplaça les dieux païens accordés à la Terre. Lui qui dans la première version (fin de la sixième strophe) « paracheva, consolant,

la fête céleste », sa venue fait maintenant que « sont scandale temple et image » païens, comme ceux d'Éphèse (seul vers irrégulier -scandaleux- de ces Élégies).

La première version demandait : « ...et pourquoi des poètes en temps d'indigence ? », vers souvent cité qui ici a disparu ; maintenant « ... pourtant quelque chose aussi vaut seul. La règle, la Terre, / Un éclat, la Nuit. ... ».

Dernière strophe : ce qui fait sourire l'âme captive des bienheureux sages n'est plus l'arrivée du Fils de Dieu ou du Dieu du Vin comme précédemment, mais le fait que l'esprit, assoiffé, se plaint non à demeurer en son lieu d'origine, mais dans les « colonies » et le vaillant oubli, presque brûlé.

II. Elegies

Original text & English translation

Der Gang aufs Land

(oder *Das Gasthaus*)

An Landauer

Komm! ins Offene, Freund! zwar glänzt ein Weniges heute
Nur herunter und eng schließet der Himmel uns ein.
Weder die Berge sind noch aufgegangen des Waldes
Gipfel nach Wunsch und leer ruht von Gesange die Luft.
Trüb ist's heut, es schlummern die Gäng' und die Gassen und faßt will
Mir es scheinen, es sei, als in der bleiernern Zeit.
Dennoch gelinget der Wunsch, Rechtgläubige zweifeln an Einer
Stunde nicht und der Lußt bleibe geweiht der Tag.
Denn nicht wenig erfreuet, was wir vom Himmel gewonnen,
Wenn ers weigert und doch gönnet den Kindern zulezt.
Nur daß solcher Reden und auch der Schritt und der Mühe
Werth der Gewinn und ganz wahr das Ergötzliche sei.
Darum hoff ich sogar, es werde, wenn das Gewünschte
Wir beginnen und erst unsere Zunge gelöst,

The Walk in the Country

(or *The Inn*)

To Landauer

Come! In the Open, friend! True, there's but little glow
Down here today, and the sky locks us up tight.
Neither the mountains nor the woods' tops are yet spread out
As wished, and void of song the air reposes.
It's dark today, paths and alleys slumber, and it seems
Almost to me we're in the age of lead.
Yet, the wish is fulfilled: true believers don't doubt
For an hour, and the day's still given to glee.
For it's no little pleasure that from the sky we gain
When first it balks, and yields to children at last.
May but be of such speech, and steps and strain also,
Worthy the gain, and really true the revel!
For that, I even hope, when we begin to have
Our wish, and soon as our tongues are loosened,

1800-1801

Landauer:
Christian Landauer,
Stuttgart merchant,
friend of Hölderlin.

Und gefunden das Wort, und aufgegangen das Herz ist,
Und von trunkener Stirn' höher Besinnen entspringt,
Mit der unseren zugleich des Himmels Blüthe beginnen,
Und dem offenen Blick offen der Leuchtende seyn.

Denn nicht Mächtiges ist's, zum Leben aber gehört es,
Was wir wollen und scheint schicklich und freudig zugleich.
Aber kommen doch auch der seegenbringenden Schwalben
Immer einige noch, ehe der Sommer ins Land.
Nemlich droben zu weihn bei guter Rede den Boden
Wo den Gästen das Haus baut der verständige Wirth;
Daß sie kosten und schau'n das Schönste, die Fülle des Landes,
Daß, wie das Herz es wünscht, offen, dem Geiste gemäß
Mahl und Tanz und Gesang und Stutgard's Freude gekrönt sei,
Deßhalb wollen wir heut wünschend den Hügel hinauf.
Mög' ein Besseres noch das menschenfreundliche Mailicht
Drüber sprechen, von selbst bildsamen Gästen erklärt,
Oder, wie sonst, wenn es andern gefällt, denn alt ist die Sitte,
Und es schauen so oft lächelnd die Götter auf uns,

And the word found, and our heart all spread out wide,
And higher thoughts cast from a drunken brow,
That will together with ours the sky's blossom begin,
And to the open gaze the light be open.

For we don't want power, but what belongs to life,
And it does seem together right and joyful.
And also, to the country some swallows always
Do come, bringing blessings before summer.
Yes, to hallow up there with a good speech the ground
Where the wise host builds for his guests an inn,
So that the country's beauty and breadth they taste and behold,
So that open, to the heart's wish, true to soul,
Banquet and dance and song and Stuttgart's joy be crowned,
We want today, with that wish, to climb the hill.
May the May light, man's friend, put it in still better
Language, clear in itself to responsive guests,
Or as before, if others like, for the rite's old,
And, with a smile, the gods so oft behold us;

Möge der Zimmermann vom Gipfel des Daches den Spruch thun,
Wir, so gut es gelang, haben das Unsere gethan.

Aber schön ist der Ort, wenn in Feiertagen des Frühlings
Aufgegangen das Thal, wenn mit dem Neckar herab
Weiden grünend und Wald und all die grünenden Bäume
Zahllos, blühend weiß, wallen in wiegender Luft,
Aber mit Wölkchen bedekt an Bergen herunter der Weinstok
Dämmert und wächst und erwärmt unter dem sonnigen Duft.

May from atop the roof the carpenter do judgment,
We, as good as we could, will have done our part.

And beautiful's this place when on spring holidays
The vale spreads out, when down along the Neckar
Green meads and woods and all their countless greening trees,
Blossoming white, sway in the cradling air,
And cloud-covered, down the mountain, the grapevine dozes
And grows and warms under a sunny scent.

Der Wanderer

(Zweite Fassung)

Einsam stand ich und sah in die afrikanischen dürren
Ebnen hinaus; vom Olymp regnete Feuer herab,
Reißendes ! milder kaum, wie damals, da das Gebirg hier
Spaltend mit Stralen der Gott Höhen und Tiefen gebaut.
Aber auf denen springt kein frisch aufgrünender Wald nicht
In die tönende Luft üppig und herrlich empor.
Unbekrönt ist die Stirne des Bergs und beredtsame Bäche
Kennet er kaum, es erreicht selten die Quelle das Thal.
Keiner Heerde vergeht am plätschernden Brunnen der Mittag,
Freundlich aus Bäumen hervor blickte kein gastliches Dach.
Unter dem Strauche saß ein ernster Vogel gesanglos,
Aber die Wanderer floh'n eilend, die Störche, vorbei.
Da bat ich um Wasser dich nicht, Natur! in der Wüste,
Wasser bewahrte mir treulich das fromme Kameel.

The Wanderer

Lonely I stood and stared at the bare African
Plateaus; fire rained down from Olympus,
Raging! barely gentler than when cleaving these mountains
With thunderbolts, the god shaped heights and depths.
But upon these springs up in the resounding air
No luscious and grand wood greening afresh.
Uncrowned's the mountain's brow and the effusive streams
It barely knows, few sources reach the valley.
No herd's spending noon time by the bubbling wellspring;
No genial roof rose friendly through the trees.
Under the bush there sat a stern and songless bird,
But swiftly fled the wanderers, the storks.
I begged you not for water there, Nature! In deserts
The true devout camel kept me watered.

1801, second version
(first version 1797)

Whereas the first version ended with the wanderer's happy return to the land of his youth, in this one, eighteen lines longer, he then realizes that his loved ones are not there any more, only the harmony of divinized Nature remains.

Um der Haine Gesang, ach! um die Gärten des Vaters
Bat ich vom wandernden Vogel der Heimath gemahnt.
Aber du sprachst zu mir: auch hier sind Götter und walten,
Groß ist ihr Maas, doch es mißt gern mit der Spanne der Mensch.

Und es trieb die Rede mich an, noch Andres zu suchen,
Fern zum nördlichen Pol kam ich in Schiffen herauf.
Still in der Hülse von Schnee schlief da das gefesselte Leben,
Und der eiserne Schlaf harrte seit Jahren des Tags.
Denn zu lang nicht schlang um die Erde den Arm der Olymp hier,
Wie Pygmalions Arm um die Geliebte sich schlang.
Hier bewegt' er ihr nicht mit dem Sonnenblike den Busen,
Und in Reegen und Tau sprach er nicht freundlich zu ihr;
Und mich wunderte deß und thörig sprach ich: O Mutter
Erde, verlierst du denn immer, als Witwe, die Zeit?
Nichts zu erzeugen ist ja und nichts zu pflegen in Liebe,
Alternd im Kinde sich nicht wieder zu sehn, wie der Tod.
Aber vielleicht erwarmst du dereinst am Strale des Himmels,
Aus dem dürftigen Schlaf schmeichelt sein Othem dich auf;

I begged for the grove's song, ah, for my father's gardens,
The wand'ring bird reminding me of homeland.
But you told me: here also gods exist and rule,
Vast is their field, but man likes a closed field.

And such a speech impelled me elsewhere still to seek,
Far up to the North Pole I went by ship.
Silent in her snow husk slept there the fettered life,
And that steel sleep for years had longed for day.
For here had for too long Olympus not embraced
The Earth, as Pygmalion embraced his love.
Here he exalted not her bosom with sunbeams,
And told her no friend's tale in rain and dew;
And I wondered at that and madly told her: Mother,
O Earth, you always then waste time widowed?
Naught bred and naught pampered with love, ah, in no child
To see oneself again once old, is death.
But the sky's rays one day perhaps will warm you up,
Their breath charm you out of your wretched sleep;

Daß, wie ein Saamkorn, du die eherne Schale zersprengest,
Los sich reißt und das Licht grüßt die entbundene Welt,
All' die gesammelte Kraft aufflammt in üppigem Frühling,
Rosen glühen und Wein sprudelt im kärglichen Nord.

Also sagt' ich und jetzt kehr' ich an den Rhein, in die Heimath,
Zärtlich, wie vormals, weh'n Lüfte der Jugend mich an;
Und das Strebende Herz besänftigen mir die vertrauten
Offnen Bäume, die einst mich in den Armen gewiegt,
Und das heilige Grün, der Zeuge des seeligen, tiefen
Lebens der Welt, es erfrischt, wandelt zum Jüngling mich um.
Alt bin ich geworden indeß, mich bleichte der Eispol,
Und im Feuer des Süds fielen die Locken mir aus.
Aber wenn einer auch am letzten der sterblichen Tage,
Fernher kommend und müd bis in die Seele noch jetzt
Wiedersähe diß Land, noch Einmal müßte die Wang' ihm
Blüh'n, und erloschen fast glänzte sein Auge noch auf.
Seeliges Thal des Rheins! kein Hügel ist ohne den Weinstock,
Und mit der Traube Laub Mauer und Garten bekränzt,

So that, like a seed corn, you shatter your bronze shell,
The unbound world released and hailing light,
All the collected strength aflame in luscious spring,
Roses glowing, wine sparkling in dry North.

So I've spoken, and now return to the Rhine, homeland,
Mild as before, the air of youth fans me;
And well-known open trees appease my yearning heart,
They who one day have rocked me in their arms,
And holy green, witness of the world's blest, deep life,
Refreshes me, turns me into a youngster.
Old I have grown in the meantime, pole ice bleached me,
And my locks fell under the South's fire.
But come one from afar, on his last mortal day
Even, and worn down to the soul, still now
Seeing this land again, his cheeks still can't but flower
Once more, and his nigh faded eyes gleam still.
O blessèd Rhine valley! No hill is without vine,
And walls and gardens are with grape leaves crowned,

Und des heiligen Tranks sind voll im Strome die Schiffe,
Städt' und Inseln, sie sind trunken von Weinen und Obst.
Aber lächelnd und ernst ruht droben der Alte, der Taunus,
Und mit Eichen bekränzt neiget der Freie das Haupt.

Und jetzt kommt vom Walde der Hirsch, aus Wolken das Tagslicht,
Hoch in heiterer Luft siehet der Falke sich um.
Aber unten im Thal, wo die Blume sich nähret von Quellen,
Strekt das Dörfchen bequem über die Wiese sich aus.
Still ist's hier. Fern rauscht die immer geschäftige Mühle,
Aber das Neigen des Tags künden die Glocken mir an.
Lieblich tönt die gehämmerte Sens' und die Stimme des Landmanns,
Der heimkehrend dem Stier gerne die Schritte gebeut,
Lieblich der Mutter Gesang, die im Grase sitzt mit dem Söhnlein;
Satt vom Sehen entschlief; aber die Wolken sind rot,
Und am glänzenden See, wo der Hain das offene Hofthor
Übergrünt und das Licht golden die Fenster umspielt,
Dort empfängt mich das Haus und des Gartens heimliches Dunkel,
Wo mit den Pflanzen mich einst liebend der Vater erzog;

And ships on the river are full of holy drink,
Cities and isles are drunk with wine and fruit.
And up there rests, smiling and stern, Taunus the Old,
And he freely inclines his oak-crowned head.

And now comes from the woods the stag, from the clouds daylight,
High in pure air, the falcon peers around.
And down in the valley, where flowers feed on sources,
The hamlet spreads at ease on the meadow.
Quiet 'tis here. Always busy, the far mill whirs,
And bells advise me of the day's decline.
Lovely the hammered scythe sounds, and the voice of the farmer
Who, turning home, likes the bull's steps to guide,
Lovely the mother sings, sat in the grass with her boy;
Sated with sights, he sleeps; and clouds are red,
And by the gleaming lake, where the grove overgreens the open
Yardgate, and the gold light plays round the windows,
There house and secret garden shade greet me, where once
My loving father reared me with the plants;

Wo ich frei, wie Geflügelte, spielt' auf luftigen Aeften,
Oder ins treue Blau blikte vom Gipfel des Hains.
Treu auch bißt du von je, treu auch dem Flüchtlinge blieben,
Freundlich nimmst du, wie einst, Himmel der Heimath, mich auf.

Noch gedeihn die Pfirsiche mir, mich wundern die Blüten,
Faßt, wie die Bäume, steht herrlich mit Rosen der Strauch.
Schwer ist worden indeß von Früchten dunkel mein Kirschbaum,
Und der pflückenden Hand reichen die Zweige sich selbst.
Auch zum Walde zieht mich, wie sonst, in die freiere Laube
Aus dem Garten der Pfad oder hinab an den Bach,
Wo ich lag, und den Muth erfreut' am Ruhme der Männer,
Ahnender Schiffer; und das konnten die Sagen von euch,
Daß in die Meer' ich fort, in die Wüsten mußt', ihr Gewalt'gen!
Ach! indeß mich umsonst Vater und Mutter gesucht.
Aber wo sind sie? du schweigst? du zögerst, Hüter des Hauses!
Hab' ich gezögert doch auch! habe die Schritte gezählt,
Da ich nahet', und bin, gleich Pilgern, stille gestanden.
Aber gehe hinein, melde den Fremden, den Sohn,

Where free, like the winged ones, I played in airy branches
Or peered into true blue from the grove top.
True too, since ever, stayed true to the fugitive too,
Friendly, like once, you host me, homeland sky.

My peach trees still prosper, I wonder at their flowers,
The rose bush stands grandly, nigh like the trees.
My cherry tree's grown heavy with shaded fruits meanwhile,
And twigs extend themselves for the plucking hand.
As before, the path also draws me out of the garden,
To the woods, in freer leaves, or down to the stream,
Where I laid, and my fervour rejoiced at brave men's fame,
I felt a sailor, and this your legends could do:
Force me to leave for seas and deserts, you bold ones!
Ah, while father, mother, sought me in vain.
But where are they? you hush? you hesitate, house guardian!
I hesitated too! Counted my steps
As I drew near, and then stood still, as pilgrims do.
But go inside, announce the stranger, the son,

Daß sich öffnen die Arm' und mir ihr Seegen begegne,
Daß ich geweiht und gegönnt wieder die Schwelle mir sei!
Aber ich ahn' es schon, in heilige Fremde dahin sind
Nun auch sie mir, und nie kehret ihr Lieben zurück.

Vater und Mutter? und wenn noch Freunde leben, sie haben
Andres gewonnen, sie sind nimmer die Meinigen mehr.
Kommen werd' ich, wie sonst, und die alten, die Nahmen der Liebe
Nennen, beschwören das Herz, ob es noch schlage, wie sonst,
Aber stille werden sie seyn. So bindet und scheidet
Manches die Zeit. Ich dünk' ihnen gestorben, sie mir.
Und so bin ich allein. Du aber, über den Wolken,
Vater des Vaterlands! mächtiger Aether! und du
Erd' und Licht! ihr einigen drei, die walten und lieben,
Ewige Götter! mit euch brechen die Bande mir nie.
Ausgegangen von euch, mit euch auch bin ich gewandert,
Euch, ihr Freudigen, euch bring' ich erfahrner zurück.
Darum reiche mir nun, bis oben an von des Rheines
Warmen Bergen mit Wein reiche den Becher gefüllt!

So that their arms open and their blessing greets me,
That I be hallowed and regain doorstone!
But I can feel also that they are now in holy
Strange land, and never will their love return.

Father, mother? and if still live some friends, they have
Blossomed elsewhere, they'll never be mine anymore.
I'll come, as before, and I'll name love by its old names,
Plead to their heart, if it still beats, as before,
But they'll be silent. So is much bound and dissevered
By time. I seem dead to them, and they to me.
And so I am alone. But you, over the clouds,
Fatherland's father, mighty Aether, and you
O Earth and Light, you three in One, who rule and love,
Eternal gods, my bonds with you'll never break.
Being issued from you, with you also I wandered,
You, joyful you, I bring back as more wise I return.
Therefore extend to me now, filled to the brim with the Rhine's
Warm hillsides' wine, extend to me the cup!

Daß ich den Göttern zuerst und das Angedenken der Helden
Trinke, der Schiffer, und dann eures, ihr Trautesten! auch
Eltern und Freund'! und der Mühn und aller Leiden vergesse
Heut' und morgen und schnell unter den Heimischen sei.

**That first I may drink to the gods and to the memory
Of the heroes, the sailors, then to you too,
Most true parents and friends, and pains and all woes forget,
This day, the next, and soon be mid homefolks.**

Heimkunft

(Zweite Fassung)

An die Verwandten

I

Drinn in den Alpen ist's noch helle Nacht und die Wolke,
Freudiges dichtend, sie deckt drinnen das gähnende Thal.
Dahin, dorthin toset und stürzt die scherzende Bergluft,
Schroff durch Tannen herab glänzet und schwindet ein Stral.
Langsam eilt und kämpft das freudigschauernde Chaos,
Jung an Gestalt, doch stark, feiert es liebenden Streit
Unter den Felsen, es gährt und wankt in den ewigen Schranken,
Denn bacchantischer zieht drinnen der Morgen herauf.
Denn es wächst unendlicher dort das Jahr und die heiligen
Stunden, die Tage, sie sind kühner geordnet, gemischt.
Dennoch merket die Zeit der Gewittervogel und zwischen
Bergen, hoch in der Luft weilt er und rufet den Tag.

Homecoming

To my kindred ones

I

Deep in the Alps it's still bright night, and poet of joy,
The cloud covers the depths of the gaping vale.
Here and there roars and rushes the mocking mountain wind,
Quick, through the firs, a ray glows down and fades.
Slowly, trembling with joy, Chaos hurries and wars,
Of young build, yet strong, it celebrates love's strife
Under the rocks, and seethes and reels in eternal bounds,
For more bacchic tears morning from the depths.
For grows the year more infinite there, and the holy hours,
The days, are more boldly ordered and mixed.
Yet, the storm bird marks out the time, and 'tween the mountains,
High in the wind he bides and calls out the day.

1802-1807,
second version
(first version 1800-1801)

Jetzt auch wachet und schaut in der Tiefe drinnen das Dörflein
Furchtlos, Hohem vertraut, unter den Gipfeln hinauf.
Wachstum ahnend, denn schon, wie Blitze, fallen die alten
Wasserquellen, der Grund unter den Stürzenden dampft,
Echo tönet umher, und die unermeßliche Werkstatt
Reget bei Tag und Nacht, Gaaben versendend, den Arm.

2

Ruhig glänzen indeß die silbernen Höhen darüber,
Voll mit Rosen ist schon droben der leuchtende Schnee.
Und noch höher hinauf wohnt über dem Lichte der reine
Seelige Gott vom Spiel heiliger Stralen erfreut.
Stille wohnt er allein und hell escheinet sein Antlitz,
Der ätherische scheint Leben zu geben geneigt,
Freude zu schaffen, mit uns, wie oft, wenn, kundig des Maases,
Kundig der Athmenden auch zögernd und schonend der Gott
Wohlgediegenes Glück den Städten und Häußern und milde
Reegen, zu öffnen das Land, brütende Wolken, und euch,

Now too, under the peaks, down in the depths, the hamlet
Wakes and looks up, fearless, familiar with heights;
Sensing growth, for already, like lightning, ancient sources
Crash down, and the ground steams under their rush,
Echo sounds all around, and the immense workshop,
Day and night, sowing its gifts, motions its arm.

2

Meanwhile glow calm on this the silver heights; up there
The lucent snow's already full of roses.
And higher still, over the light dwells the blessed
Pure god, joyed by the play of holy rays.
Silent, he dwells alone, and bright appears his face,
He appears, the ethereal, prone to give life,
To found joy, with us, as oft, when versed in measure, and versed
In what has breath, the patient gentle god
Sends well-rooted happiness to towns and houses,
And mild rain, to open the land, and teeming clouds,

Trauteſte Lüfte dann, euch, ſanfte Frühlinge, ſendet,
Und mit langsamer Hand Traurige wieder erfreut,
Wenn er die Zeiten erneut, der Schöpferiſche, die ſtillen
Herzen der alternden Menſchen erfrischt und ergreift,
Und hinab in die Tiefe wirkt, und öffnet und aufhellt,
Wie er liebet, und jetzt wieder ein Leben beginnt,
Anmut blühet, wie einſt, und gegenwärtiger Geiſt kömmt,
Und ein freudiger Mut wieder die Fittige ſchwellt.

3

Vieles ſprach ich zu ihm, denn, was auch Dichtende ſinnen
Oder ſingen, es gilt meiſtens den Engeln und ihm;
Vieles bat ich, zu lieb dem Vaterlande, damit nicht
Ungebeten uns einſt plözlich befele der Geiſt;
Vieles für euch auch, die im Vaterlande beſorgt ſind,
Denen der heilige Dank lächelnd die Flüchtlinge bringt,
Landesleute! für euch, indessen wiegte der See mich,
Und der Ruderer ſaß ruhig und lobte die Fahrt.

And you then, O moſt cherished winds, and you, ſweet ſprings,
And with ſlow hand joys up the ſad again,
When, creator, he does renew the times, freshens
And grips the ſilent hearts of aging men,
And works down in the depths, and opens and brightens,
As he loves to, and again begins a life now,
Charm blooms, as once, and comes a more preſent Spirit,
And joyful pluck inflates the wings again.

3

Much did I talk to him, for what the poets dream,
Or ſing too, moſtly concerns the angels and him;
Much did I pray, for love of fatherland, ſo that,
Unpraised, the Spirit ſtrikes us not one day;
Much for you too, who nurse the fatherland, to whom brings
The ſmiling holy grace the fugitives,
Compatriots for you; meanwhile the lake lulled me,
And the oarsman ſat calm and hailed the journey.

Weit in des Sees Ebene wars Ein freudiges Wallen
Unter der Segeln und jetzt blühet und hellet die Stadt
Dort in der Frühe sich auf, wohl her von schattigen Alpen
Kommt geleitet und ruht nun in dem Hafen das Schiff.
Warm ist das Ufer hier und freundlich offene Thale,
Schön von Pfaden erhellt grünen und schimmern mich an.
Gärten stehen gesellt und die glänzende Knospe beginnt schon,
Und des Vogels Gesang ladet den Wanderer ein.
Alles scheint vertraut, der vorübereilende Gruß auch
Scheint von Freunden, es scheint jegliche Miene verwandt.

4

Freilich wohl! das Geburtsland ist's, der Boden der Heimath,
Was du suchest, es ist nahe, begegnet dir schon.
Und umsonst nicht steht, wie ein Sohn, am wellenumrauschten
Thor' und siehet und sucht liebende Nahmen für dich,
Mit Gesang ein wandernder Mann, glükseeliges Lindau!
Eine der gastlichen Pforten des Landes ist diß,

Out on the plane of the lake, 'twas one joyful swirling
Under the sails - and the town now blooms and brightens
There in the dawn; well guided out of the Alps' shades
The boat now comes and glides to the calm harbour.
Warm's the shore here, and friendly open vales, brightened
By pretty paths, green and shimmer for me.
Gardens lie fused, and buds already begin to glow,
And the bird's song invites the wand'rer in.
All appears familiar, the hasty passing nod too
Appears friendly, all miens appear kindred.

4

Well, yes! It is the native land, home country soil,
What you seek's near, already welcomes you.
And not by chance does, like a son, a wand'ring man
Stand at your gate that sounding waves surround,
And gaze and seek, blissful Lindau, love names for you
In song. One of the land's congenial gates,

Reizend hinauszugehn in die vielversprechende Ferne,
Dort, wo die Wunder sind, dort, wo das göttliche Wild
Hoch in die Ebenen herab der Rhein die verwegene Bahn bricht,
Und aus Felsen hervor ziehet das jauchzende Thal,
Dort hinein, durchs breite Gebirg, nach Como zu wandern,
Oder hinab, wie der Tag wandelt, den offenen See;
Aber reizender mir bist du, geweihte Pforte!
Heimzugehn, wo bekannt Wege mit Beeren mir sind,
Dort zu besuchen das Land und die rothen Ufer des Neckars,
Und die Wälder, das Grün luftiger Bäume, wo dann
Tannenfarb' ist gesellt zu Buchen ekig und Birken,
Und vielseitig ein Ort freundlich gefangen mich nimmt.

5

Dort empfangen sie mich. O Stimme der Stadt, der Mutter!
O du triffest, du regst Langegelerntes mir auf!
Dennoch sind sie es noch! noch blühet die Sonn' und das Festlicht,
O ihr Liebsten! und fast heller im Auge, wie sonst.

It attracts us in the distance full of promise,
There, where the wonders are, where the beast-god,
The Rhine, thrusts down his reckless course from heights to plains,
And tears its gleeful valley off the rocks;
Therefrom one wanders to Como through huge mountains,
Or down the open lake on wand'ring days;
But you attract me more, O consecrated gate,
To home, where I know lanes lined with berries,
There to visit the land and the Neckar's red shores
And woods, the green of wind-blown trees, there where
The pines' colour fuses askew with beech and birch,
And a manifold place detains me friendly.

5

There they greet me. Voice of my town, of my mother,
You touch, you stir what long ago I learned!
Them still! Still, in your eyes bloom sun and festive light,
O most loved ones, and nigh brighter than ere.

Ja! das Alte noch ist! das Ständige. Viel ist, doch nichts, was
Liebt und berühmt ist, läßt beinerne Treue zurück.
Aber der Schatz, das Deutsche, der unter des heiligen Friedens
Bogen lieget, er ist Jungen und Alten gespart.
Thörig red ich. Es ist die Freude. Doch morgen und künftig
Wenn wir gehen und schau'n draußen den Hof und das Feld
Unter den Blüten des Baums, in den Feiertagen des Frühlings
Red' und hoff' ich mit euch vieles, ihr Lieben! davon.
Vieles hab' ich gehört vom großen Vater und habe
Lange geschwiegen von ihm, welcher die wandernde Zeit
Droben in Höhen erfrischt, und waltet über Gebirgen
Der gewähret uns bald himmlische Gaaben und ruft
Hellern Gesang und schickt viel gute Geister. O säumt nicht,
Kommt, Bescheidenen ihr! Engel des Alters! und ihr,

6

Engel des Jünglings. Kommt! in die Kammern alle des Lebens,
Daß sie helfen, zugleich gehen die Maase der Laßt

The ancient still, the firm! 'Tis much, but naught that loves
And is lauded forgets its bone-made faith.
And the German treasure that lies under the holy
Peace arch is for the young and ancient saved.
Madly I speak. For joy. But tomorrow and on,
When we go look outside at farm and field
Under the tree's blossoms, on spring feast days with you,
Loved ones, much I will speak and hope of this.
Much I've heard of the great Father, and long I've kept
Mute about him, who freshens wand'ring Time
Up there in the far heights, and lords over mountains,
Who'll soon grant us heavenly gifts and call
Forth brighter song and send much good Spirit. Wait not,
Come, humble ones, old age angels, and you,

6

Youth angels. Come, so that in all life's ventricles
Enter, to help, those who measure the load,

Alle! jauchzende! daß nichts Menschlichgutes, damit nicht
 Eine Stunde des Tags ohne die Wachen und auch
 Solche Freude, wie jetzt, wenn Liebende wieder sich finden,
 Wie es gebührt für sie, schiklich geheiligt sei.
 Wenn wir seegen das Mahl, wie kann ich sagen, und wenn wir
 Ruhn vom Tagesgewalt, saget, wie bring' ich den Dank?
 Nenn' ich den Lautern dabei? Unsfürstliches liebet ein Gott nicht,
 Ihn zu fassen, ist fast unsere Freude zu klein.
 Aber Erfindungen gehn, wo Einfälle das Haus hat.
 Arm ist der Geist Deutscher. Geheimerer Sinn.
 Aber ein Saitenspiel leiht allen Stunden die Töne,
 Und erfreuet vielleicht Himmlische, welche sich nahn.
 Das bereitet und so ist auch beinahe die Sorge
 Schon befriediget, die unter das Freudige kam.
 Sorgen, wie diese, muß, gern oder nicht, in der Seele
 Tragen ein Sänger und oft, aber die anderen nicht.

All one! Gleeeful! That be unwatched naught good for men,
 No hour of the day, and also that
 Such joy as now, when lovers find themselves again
 As is their due, be fittingly hallowed.
 When the meal's blest, what should I say? and when we rest
 From the day's fire, tell me how to say grace.
 To name what's pure? A god loves not what's unprincely,
 To grasp him our joy is nigh too small.
 But findings happen where the house has crevices.
 Poor's the Germans' spirit. More obscure thought.
 But a lute's play is lending sound to all hours,
 And joys perhaps the Heavenly who near.
 This prepares us and so's already nigh appeased
 Also the fear that came under the joy.
 Such fears must, willingly or not, within his soul
 A poet bear, and oft, but not the others.

One of the most notable
 changes :
 First version : "The
 hearts do beat, and yet
 the words fall short?"
 Second version : "Poor's
 the Germans' spirit.
 More obscure thought."

Menons Klagen um Diotima

I

Täglich geh' ich heraus, und such' ein Anderes immer,
Habe längst sie befragt alle die Pfade des Lands;
Droben die kühlenden Höhn, die Schatten alle besuch' ich,
Und die Quellen; hinauf irret der Geist und hinab,
Ruh' erbittend; so flieht das getroffene Wild in die Wälder,
Wo es um Mittag sonst sicher im Dunkel geruht;
Aber nimmer erquikt sein grünes Lager das Herz ihm,
Jammernd und schlummerlos treibt es der Stachel umher.
Nicht die Wärme des Lichts, und nicht die Kühle der Nacht hilft,
Und in Wogen des Stroms taucht es die Wunden umsonst.
Und wie ihm vergebens die Erd' ihr fröhliches Heilkraut
Reicht, und das gärende Blut keiner der Zephyre stillt,

Menon's Lament for Diotima

I

Every day I go out, and always search for something else,
I have since long probed all the paths of the land;
Up there I visit the cool heights, all the shadows,
And the sources; my mind strays up and down,
Begging for rest; so flees the wounded deer to the woods
Where once, at noon, he rested safe in the dark;
But his green lair no longer vivifies his heart,
He groans, sleepless, the thorn hounds him all round.
The warmth of the light is no help, and nor is the cool of the night,
And in vain does he bathe his sores in the river's waves.
And as the earth vainly grants him its healing herbs
Of joy, and no breeze calms his feverish blood,

1800 (there exists a prior version, of the same year, under the simple title "Elegy").

Menon and Diotima : code names for Hölderlin himself and his love Susette Gontard, who died in 1802 ; characters of Plato's dialogues (Menon, a military man, "the tenacious", and Diotima, Athenian priestess and prophetess who appears in *The Symposium* where Socrates states that she taught him the nature of Love, the function of which is to bind the mortals and the Immortals).

So, ihr Lieben! auch mir, so will es scheinen, und niemand
Kann von der Stirne mir nehmen den traurigen Traum?

2

Ja! es frommet auch nicht, ihr Todesgötter! wenn einmal
Ihr ihn haltet, und fest habt den bezwungenen Mann,
Wenn ihr Bösen hinab in die schaurige Nacht ihn genommen,
Dann zu suchen, zu flehn, oder zu zürnen mit euch,
Oder geduldig auch wohl im furchtsamen Banne zu wohnen,
Und mit Lächeln von euch hören das nüchterne Lied.
Soll es seyn, so vergiß dein Heil, und schlummere klanglos!
Aber doch quillt ein Laut hoffend im Busen dir auf,
Immer kannst du noch nicht, o meine Seele! noch kannst du's
Nicht gewöhnen, und träumst mitten im eisernen Schlaf!
Festzeit hab' ich nicht, doch möcht' ich die Loke bekränzen;
Bin ich allein denn nicht? aber ein Freundliches muß
Fernher nahe mir seyn, und lächeln muß ich und staunen,
Wie so seelig doch auch mitten im Leide mir ist.

So, friends, 'tis with me too, so it seems, and there's no one
Who from my brow can lift this dreary dream?

2

I know! It is no use either, death gods, once you
Have seized the fettered man, and hold him tight,
Once you have plunged him, cruel you, in the grim night,
To then search round, to plead, or to curse you,
Or ev'n, patient, to dwell in fearful fascination
And with a smile hear out your sober song.
If it is so, forget your grace and sleep tuneless!
But yet, a cry of hope seeps from my chest,
For still you cannot yet, my soul, you cannot yet
Accept, and deep in iron sleep you dream!
'S not my feast day, yet I would like to crown my locks;
Am I then not alone? but from afar
A friend must be near me, and I must smile and marvel,
So blessèd yet, even deep in my pain.

Licht der Liebe! scheineſt du denn auch Todten, du goldnes!
 Bilder aus hellerer Zeit leuchtet ihr mir in die Nacht?
 Liebliche Gärten, seid, ihr abendrötlichen Berge,
 Seid willkommen, und ihr, schweigende Pfade des Hains,
 Zeugen himmlischen Glücks! und ihr, hochschauende Sterne,
 Die mir damals so oft seegnende Blike gegönnt!
 Euch, ihr Liebenden auch, ihr schönen Kinder des Maitags,
 Stille Rosen und euch, Lilien, nenn' ich noch oft!
 Wohl gehn Frühlinge fort, ein Jahr verdränget das andre,
 Wechselnd und ſtreitend, so toſt droben vorüber die Zeit
 Über ſterblichem Haupt, doch nicht vor ſeeligen Augen,
 Und den Liebenden iſt anderes Leben geſchenkt.
 Denn ſie all die Tag' und Jahre der Sterne, ſie waren
 Diotima! um uns innig und ewig vereint;

Golden love light, do you then shine on the dead too,
 Brighter times' views, do you lighten my night?
 Lovely gardens, mountains redd'ning in the evening,
 Oh! be welcome, and you, silent grove paths,
 Witness to heav'nly mirth, and you, high-gazing stars
 Who then so oft gave me blessing glances!
 You too, love flow'rs, May day's pretty children, calm roses,
 And you, lilies, oft I invoke you still!
 True, springs go by, one year displaces the other,
 They shift and war, so thunders Time up there
 On mortal heads, yet he blinds not the blessèd eyes,
 And lovers are gifted another life.
 For round us were conjoined all the stars' days and years,
 Diotima, closely and for ever;

Aber wir, zufrieden gesellt, wie die liebenden Schwäne,
 Wenn sie ruhen am See, oder, auf Wellen gewiegt,
 Niedersehn in die Wasser, wo silberne Wolken sich spiegeln,
 Und ätherisches Blau unter den Schiffenden walt,
 So auf Erden wandelten wir. Und drohte der Nord auch,
 Er, der Liebenden Feind, klagenbereitend, und fiel
 Von den Aeften das Laub, und flog im Winde der Regen,
 Ruhig lächelten wir, fühlten den eigenen Gott
 Unter traurem Gespräch; in Einem Seelengesange,
 Ganz in Frieden mit uns kindlich und freudig allein.
 Aber das Haus ist öde mir nun, und sie haben mein Auge
 Mir genommen, auch mich hab' ich verloren mit ihr.
 Darum irr' ich umher, und wohl, wie die Schatten, so muß ich
 Leben, und sinnlos dünkt lange das Übrige mir.

But we, happy together, like the swans in love,
 When, resting on the lake or lulled by wavelets,
 They look down in water, where silver clouds are mirrored,
 And Ether's blue flows by under their bow,
 So we wandered on earth. And ev'n if the North Wind
 Menaced, the lovers' foe, blowing laments,
 And leaves fell from the boughs, and rain flew in the gusts,
 We smiled at rest, sensed our guardian god
 In an intimate talk; in *one* song of the souls,
 Alone we were all peace, childlike and joyed.
 But now's my house empty, and they've stolen my eyes,
 By losing her I lost myself as well.
 That's why I stray about, and must like the shades live,
 And long has seemed the rest senseless to me.

Feiern möcht' ich; aber wofür? und singen mit Andern,
 Aber so einsam fehlt jegliches Göttliche mir.
 Diß ist's, diß mein Gebrechen, ich weiß, es lähmet ein Fluch mir
 Darum die Sehnen, und wirft, wo ich beginne, mich hin,
 Daß ich fühllos size den Tag, und stumm wie die Kinder;
 Nur vom Auge mir kalt öfters die Träne noch schleicht,
 Und die Pflanze des Felds, und der Vögel Singen mich trüb macht,
 Weil mit Freuden auch sie Boten des Himmlischen sind.
 Aber mir in schaudernder Brust die beseelende Sonne,
 Kühl und fruchtlos mir dämmert wie Strahlen der Nacht.
 Ach! und nichtig und leer, wie Gefängnißwände der Himmel
 Eine beugende Laß über dem Haupte mir hängt!

Sonst mir anders bekannt! O Jugend, und bringen Gebete
 Dich nicht wieder, dich nie? führet kein Pfad mich zurück?

I'd like to celebrate, but what? and sing with others,
 But, so alone, all that's godlike fails me.
 'Tis my flaw, this, I know, that's why a curse cripples
 My nerves, and throws me back where I began,
 So I sit numb all day, and mute as the children;
 Save that cold tears quite oft still fill my eyes,
 And the field's plant and the birds' song make me somber,
 For, with their joys, they're heavens' heralds too.
 But in my shiv'ring breast the soul-providing sun
 Dies out, cold and fruitless as the night's rays.
 Ah, and as null and void as prison walls, heaven
 Hangs as a crushing load over my head!

I've known it other, once! And youth, prayers never
 Make you return? no path can lead me back?

Soll es werden auch mir, wie den Götterlosen, die vormals
Glänzenden Auges doch auch saßen am seeligen Tisch',
Aber übersättiget bald, die schwärmenden Gäste
Nun verstummet, und nun unter der Lüfte Gesang,
Unter blühender Erd' entschlafen sind, bis dereinst sie
Eines Wunders Gewalt sie, die Versunkenen, zwingt,
Wiederzukehren, und neu auf grünendem Boden zu wandeln. –
Heiliger Othem durchströmt göttlich die lichte Gestalt,
Wenn das Fest sich beseelt, und Fluthen der Liebe sich regen,
Und vom Himmel getränkt, rauscht der lebendige Strom,
Wenn es drunten ertönt, und ihre Schätze die Nacht zollt,
Und aus Bächen herauf glänzt das begrabene Gold. –

7

Aber o du, die schon am Scheidewege mir damals,
Da ich versank vor dir, tröstend ein Schöneres wies,
Du, die Großes zu sehn, und froher die Götter zu singen,
Schweigend, wie sie, mich einst stillebegeistert gelehrt,

Shall I too fare like the godless who yet did once
Sit too at blessèd tables, eyes aglow,
But who, soon satiated, the eager guests, have now
Grown mute, and now, under the zephyrs' song,
Sleep tight under the flow'ring earth, until the day
A miracle's powers force the drowned to
Come back, and to wander on greening ground anew? –
Holy breath streams godlike through their light-shape
When gets soulful the feast and bulge the flows of love
And roars, watered by heav'n, the living stream,
When depths resound and Night relinquishes her treasures
And glows from the brooks' beds the buried gold. –

7

But you who at crossroads already then, soothing,
Showed me, sunk before you, prettier course,
Who once taught me, calm inspirer, to see greatness,
To more gaily sing gods, silent, like them,

Götterkind! erscheineſt du mir, und grüßeſt, wie einſt, mich,
Redeſt wieder, wie einſt, höhere Dinge mir zu?
Siehe! weinen vor dir, und klagen muß ich, wenn ſchon noch,
Denkend edlerer Zeit, deſſen die Seele ſich ſchämt.
Denn ſo lange, ſo lang auf matten Pfaden der Erde
Hab' ich, deiner gewohnt, dich in der Irre geſucht,
Freudiger Schutzgeiſt! aber umſonſt, und Jahre zerrannen,
Seit wir ahnend um uns glänzen die Abende ſahn.

8

Dich nur, dich erhält dein Licht, o Heldin! im Lichte,
Und dein Dulden erhält liebend, o Gütige, dich;
Und nicht einmal biſt du allein; Geſpielen genug ſind,
Wo du blüheſt und ruheſt unter den Rosen des Jahrs;
Und der Vater, er ſelbſt, durch ſanftumathmende Musen
Sendet die zärtlichen Wiegenſänge dir zu.
Ja! noch iſt ſie es ganz! noch ſchwebt vom Haupte zur Sohle,
Stillherwandelnd, wie ſonſt, mir die Athenerin vor.

Gods' child, do you appear to me, greet me, as once,
Tell me again, as once, of higher things?
See how I muſt lament and weep before you, though,
Thinking of nobler times, my ſoul's aſhamed.
For oh! ſo long, ſo long, on the worn paths of earth
I ſtrayed, uſed to dear you, ſearching for you,
Joyful guardian mind, but in vain, and years vaniſhed
Since expectant round us we ſaw eves glow.

8

You only, heroine, your light keeps you in Light,
And your patience keeps you in love, O angel;
And you're not once alone; there are playmates enough
Where mid the year's roses you flow'r and reſt;
And the Father himſelf, through gently breathing Muses,
Is ſending you his tender lulling ſongs.
Still whole, from head to toe, ſtill hovers before me,
Wand'ring calmly, as once, the Athenian!

Und wie, freundlicher Geist! von heitersinnender Stirne
Seegnend und sicher dein Strahl unter die Sterblichen fällt;
So bezeugst du mir's, und sagst mir's, daß ich es ändern
Wiedersage, denn auch Andere glauben es nicht,
Daß unsterblicher doch, denn Sorg' und Zürnen, die Freude
Und ein goldener Tag täglich am Ende noch ist.

9

So will ich, ihr Himmlischen! denn auch danken, und endlich
Athmet aus leichter Brust wieder des Sängers Gebet.
Und wie, wenn ich mit ihr, auf sonniger Höhe mit ihr stand,
Spricht belebend ein Gott innen vom Tempel mich an.
Leben will ich denn auch! schon grünt's! wie von heiliger Leier
Ruft es von silbernen Bergen Apollons voran!
Komm! es war wie ein Traum! die blutenden Fittiche sind ja
Schon genesen, verjüngt leben die Hoffnungen all.
Großes zu finden, ist viel, ist viel noch übrig, und wer so
Liebte, gehet, er muß, gehet zu Göttern die Bahn.

And as, O friendly mind, your blissful and safe ray
Falls mid mortals from your pensive pure brow,
You're witness to, and swear to me, what to others
I'll swear again, for others too don't deem
Joy still more immortal than sorrow and anger
And every day a gold day still, at the end.

9

So then, Heavens, I'll give thanks too, and finally
Breathe prayer songs from a lighter breast again.
And as when sunny heights with her, with her I trod,
A god tells me of life from his shrine's core.
I'll live too, then! Already it greens! Some holy lyre
Calls me from Apollo's silver mountains!
Come! T'was like a dream! Already the bleeding wings
Have healed, all hope's alive, rejuvenated.
Much, much greatness's still left to find, and he who so
Has loved, goes, must go, down the gods' lane.

Und geleitet ihr uns, ihr Weihestunden! ihr ernsten,
Jugendlichen! o bleibt, heilige Ahnungen, ihr
Fromme Bitten! und ihr Begeisterungen und all ihr
Guten Genien, die gerne bei Liebenden sind,
Bleibt so lange mit uns, bis wir auf gemeinsamem Boden,
Dort, wo die Seeligen all niederzukehren bereit,
Dort, wo die Adler sind, die Gestirne, die Boten des Vaters,
Dort, wo die Musen, woher Helden und Liebende sind,
Dort uns, oder auch hier, auf thauender Insel begegnen,
Wo die Unsrigen erst, blühend in Gärten gesellt,
Wo die Gesänge wahr, und länger die Frühlinge schön sind,
Und von neuem ein Jahr unserer Seele beginnt.

And escort us, you earnest youthful sacred hours,
Remain, holy expectations, pious
Prayers, and you, mind's inspirations, and you all,
Gentle genies who like to be with lovers,
Remain with us until we meet on common ground,
Where all the blest are set to come on down,
Where the eagles, the stars, the Father's heralds are,
Where breed the Muses heroes and lovers,
There, or here too, on the dew-covered isle where once
Flowered together our kins in gardens,
Where songs are true, and longer are pretty the springs,
And our souls' new year is to begin.

Stutgard

(Zweite Fassung)

An Siegfried Schmidt

I

Wieder ein Glück ist erlebt. Die gefährliche Dürre geneset,
Und die Schärfe des Lichts senget die Blüthe nicht mehr.
Offen steht jetzt wieder ein Saal, und gesund ist der Garten,
Und von Reegen erfrischt rauschet das glänzende Thal,
Hoch von Gewächsen, es schwellen die Bäch' und alle gebundnen
Fittige wagen sich wieder ins Reich des Gesangs.
Voll ist die Luft von Fröhlichen jetzt und die Stadt und der Hain ist
Rings von zufriedenen Kindern des Himmels erfüllt.
Gerne begegnen sie sich, und irren untereinander,
Sorgenlos, und es scheint keines zu wenig, zu viel.
Denn so ordnet das Herz es an, und zu athmen die Anmuth,
Sie, die geschikliche, schenkt ihnen ein göttlicher Geist.

Stuttgart

To Siegfried Schmidt

I

**One lives in bliss again. Parlous dryness heals up,
And the sharp light scorches the flow'rs no more.
The hall's now open again, and the garden healthy,
And the bright vale refreshed by rains rustles
Under high grass, brooks swell and all the trammelled wings
Venture again in the kingdom of song.
The air's now full of jolly chaps, and towns and woods
All round are filled with heaven's joyful children,
They like to meet and roam with one another, carefree,
And seems there's none too few, none too many.
For so their heart desires it, and a godlike
Spirit gives them a seemly grace to breathe.**

Second version
1802 – 1807
(first version: 1800).

Schmidt: Siegfried
Schmidt, poet,
friend of Hölderlin.

Aber die Wanderer auch sind wohlgeleitet und haben
Kränze genug und Gesang, haben den heiligen Stab
Vollgeschmückt mit Trauben und Laub bei sich und der Fichte
Schatten; von Dorfe zu Dorf jauchzt es, von Tage zu Tag,
Und wie Wagen, bespannt mit freiem Wilde, so ziehn die
Berge voran und so träget und eilet der Pfad.

2

Aber meinst du nun, es haben die Thore vergebens
Aufgethan und den Weg freudig die Geister gemacht?
Und es schenken umsonst zu des Gastmahls Fülle die Guten
Nebst dem Weine noch auch Beeren und Honig und Obst?
Schenken das purpurne Licht zu Festgesängen und kühl und
Ruhig zu tieferem Freundesgespräche die Nacht?
Hält ein Ernsteres dich, so spars dem Winter und willst du
Freien, habe Gedult, Freier beglücket der Mai.
Jetzt ist Anderes Noth, jetzt komm' und feire des Herbstes
Alte Sitte, noch jetzt blühet die Edle mit uns.

But the wand'ers are well-led too, have crowns and songs
Enough, and have the holy staff they hold,
Well trimmed with grapes and leaves, and the pine's shade; they cheer
From village to village, from they to day,
And like wains drawn by free wild beasts, so the mountains
Proceed, and so tarry and rush the paths.

2

But come, do you believe the Sp'rits opened the doors
And made the road joyful to no avail?
And in vain give, the good kind ones, such full banquets
Of wine, and berries too, honey and fruit,
Give festive songs a purple light, and us the cool
And quiet night for a deep talk 'tween friends?
Held back by graver cares? save them for winter; would
You wed, patience! blest is who weds in May!
Now there's another need, come now and fete autumn's
Grand ancient rite, still now it flow'rs with us.

Eins nur gilt für den Tag, das Vaterland, und des Opfers
Festlicher Flamme wirft jeder das Eigene zu.
Darum kränzt der gemeinsame Gott umsäuselnd das Haar uns,
Und den eigenen Sinn schmelzet, wie Perlen, der Wein.
Diß bedeutet der Tisch, der geehrte, wenn, wie die Bienen,
Rund um den Eichbaum, wir sitzen und singen um ihn,
Diß der Pokale Klang, und darum zwinget die wilden
Seelen der streitenden Männer zusammen der Chor.

3

Aber damit uns nicht, gleich Allzuklugen, entfliehe
Diese neigende Zeit, komm' ich entgegen sogleich,
Bis an die Grenze des Lands, wo mir den lieben Geburtsort
Und die Insel des Stroms blaues Gewässer umfließt.
Seeligen lieb ist der Ort, an beiden Ufern, der Fels auch,
Der mit Garten und Haus grün aus den Wellen sich hebt.
Dort begegnen wir uns; o gütiges Licht! wo zuerst mich
Deiner gestaltenden Strahlen mich einer betraf.

This day only fatherland counts, and all throw what's
Their own in the oblation's festive flame.
So does the god we share crown our hair with murmurs,
And wine dissolves our own self like pearls.
This the worshipped table means, when, like the bees
Round the oak tree, round it we sit and sing,
This the goblets' clanging means, and so the choir
Forces the feuding men's wild souls together.

3

But, so we don't miss it like the all too wise ones,
I come at once to meet this fading season,
Up to the land's confines, where blue waters flow round
The river's isle and my beloved birthplace.
Place the saved love, on both its banks, the green rock too,
Rising from the wavelets with house and garden.
There we two meet; there, O kindly light, where one
Of your creative rays first did touch me.

Dort begann und beginnt das liebe Leben. Was ist es
Aber? des Vaters Grab seh' ich und weine dir schon?
Wein' und halt' und habe den Freund und höre das Wort, das
Einst mir in himmlischer Kunst Leiden der Liebe geheilt.
Andres erwacht. Ich muß des Landes Blüten ihm nennen,
Barbarossa, dich auch, gütiger Kristoph, und dich,
Konradin. So arm ist der Volks Mund. Aber der Epheu
Grünt am Fels und die Burg deckt das bacchantische Laub,
Und Vergangenes ist, und Künftiges fürstlich den Sängern,
Reich in Tagen des Herbsts sünnen die Schatten wir uns.

4

So der Gewaltgen gedenk und des ernstunmündigen Schiksaals,
Schlank auch selber, und jung, aber vom lauterem Gott
Auch gleich Rossen dahin, wie die Alten, die göttlicherzognen
Dichter, heimischen Lichts, ziehen das Land wir hinauf.
Wirtemberg ist. Dort von den uralten deutsamen Bergen
Stammen der Jünglinge viel, steigen die Hügel herab.

**There loved life started and starts still. But what? I see
My father's grave and weep for you already?
I weep and hold and hug my friend and hear the words
That once healed my love woes with art from heaven.
Other thoughts rise. I must name him the land's flowers:
Red Beard, you too, kindly Christoph, and you,
Conrad. So poor's the people's mouth. But ivy greens
On rocks, and bacchic leaves cloak the castle,
And past and future are princely to the poets,
Rich in autumn days, we soothe the shades.**

4

**So, evoking the powerful's grave unripe fate,
Frail too, and young, but also looking like
The pure god's steeds, in natal light throughout the land
We roam, like the Ancients, the bards gods bred.
'Tis Württemberg. There, from the ancient Delphic mountains
Hail many youngsters climbing down the hills.**

Red Beard: Frederick I
of Hohenstaufen,
nicknamed Frederick
Barbarossa (Red Beard),
Duke of Swabia
(Hölderlin's native land)
and Holy Roman
Emperor
(XIIth century).

Christophe: Prince
of Württemberg, « father
of the Fatherland”
(XVIth century).

Conrad: Conrad
of Hohenstaufen, Duke
of Swabia, King of Sicily
and of Jerusalem,
last of the Hohenstaufen
(XIIIth century).

Quellen rauschen von dort und hundert geschäftige Bäche,
Kommen bei Tag und Nacht nieder und biegen das Land.
Aber der Meister pflügt die Mitte des Landes, die Furchen
Ziehet der Neckarstrom, ziehet den Segen herab.
Und es kommen mit ihm Italiens Lüfte, die See schikt
Ungeheures, sie schikt krankende Sonnen mit ihm.
Darum wächst fast über das Haupt wie Geistesgewalt uns
Güterfülle, denn hier ward in die Ebne das Gut
Reicher den Lieben gebracht, den Landesleuten, doch neidet
Keiner an Bergen dort ihnen die Gärten, den Wein
Oder das üppige Gras und das Korn und die glühenden Bäume,
Die am Wege gereiht über den Wanderern stehn.

5

Aber indeß wir schaun und die mächtige Freude durchwandeln,
Fliehet der Weg und der Tag uns, wie den Trunkenen, hin.
Denn mit heiligem Laub umkränzt erhebet die Stadt schon,
Die gepriesene, dort leuchtend ihr priesterlich Haupt.

Sources rustle from there, a hundred busy brooks
Come down through day and night and shape the land.
But the master, river Neckar, ploughs the land's heart,
Draws his furrows, draws benedictions down.
And comes with him Italian air, the sea sends him
The infinite, sends him decaying suns.
So grow good and full crops nigh over our heads
Like spiritual pow'rs, for here in plains
The well-loved land's people got richer goods, yet none
There in the mountains grudges them their gardens,
Their wine, or their lush grass and corn and glowing trees
Standing in rows over the wand'rer's road.

5

But, as we gaze and wander in that mighty joy,
We let road and day flee, as if drunken.
For the famed town already raises there its priestly
Luminous head crowned with holy leafage.

One of the most notable changes :
(the sea sends the Neckar river):
First version :
"Her clouds, she sends him some beautiful suns."
Second version :
"The infinite, sends him decaying suns"
(a fertilizing decay).

Herrlich steht sie und hält den Rebenstab und die Tanne
Hoch in die seeligen purpurnen Wolken empor.
Sei uns hold! dem Gast und dem Sohn, o Fürstin der Heimath!
Glückliches Stutgard, nimm freundlich den Fremdling mir auf!
Immer haßt du Gesang mit Flöten und Saiten gebilligt,
Wie ich glaub', und des Lieds kindlich Geschwätz und der Mühn
Süße Vergessenheit bei gegenwärtigem Geiste,
Auch der garten erfreut gütig des Fürsten das Herz.
Aber ihr, ihr Tapfersten auch, ihr Frohen, die allzeit
Leben und walten, erkannt, oder gewaltiger auch,
Wenn ihr wirket und schafft in heiliger Nacht und allein herrscht
Und allmächtig empor ziehet ein ahnendes Volk,
Bis die Jünglinge sich der Väter droben erinnern,
Mündig und hell vor euch steht ein gemüthliches Volk -

6

Engel des Vaterlands! o ihr, vor denen das Auge,
Sei's auch stark, und das Knie bricht dem vereinzeltten Mann,

Lordly she stands, and holds the vine staff and fir tree
High up into the salved red-purple clouds.
Be sweet to us, the guest and son, homeland Princess!
Blessèd Stutgart, greet friendly this stranger!
You've always liked flute and lute songs, so I believe,
And childlike ballad babble, and the blithe
Goodbye to toil in the spirit of Now; the Prince's
Garden kindly brings joy to the heart too.
But brave ones, joyful ones, you too, who known, forever
Live and hold sway, or more powerful ev'n,
Labour and build in holy night and lord alone
And, almighty, draw up a wise people
Till youths recall Fathers above, and before you,
Ripe and clear-eyed, stands a peaceful people -

6

Angels of fatherland, you before whom so weaken
The lone man's eyes, though piercing, and his knees,

Daß er halten sich muß an die Freund' und bitten die Theuern,
Daß sie tragen mit ihm all die beglückende Laßt,
Habt, o Gütige, Dank für den und alle die Andern,
Die mein Leben, mein Gut unter den Sterblichen sind.
Aber die Nacht kommt! laß uns eilen, zu feiern das Herbstfest
Heut noch! voll ist das Herz, aber das Leben ist kurz,
Und was uns der himmlische Tag zu sagen geboten,
Das zu nennen, mein Schmidt! reichen wir beide nicht aus.
Trefliche bring' ich dir und das Freudenfeuer wird hoch auf
Schlagen und heiliger soll sprechen das kühnere Wort.
Siehe! da ist es rein! und des Gottes freundliche Gaaben
Die wir theilen, sie sind zwischen den Liebenden nur.
Anderes nicht - o kommt! o macht es wahr! denn allein ja
Bin ich und niemand nimmt mir von der Stirne den Traum?
Kommt und reicht, ihr Lieben, die Hand! das möge genug seyn,
Aber die größere Lußt sparen dem Enkel wir auf.

That he muß hold himself onto his friends and pray
Dear ones to bear with him all that blest load,
Be thanked, O kindly ones, for him and all the others
Who are my life, my wealth among mortals.
But the night comes! Let's rush to fete the autumn feast
Now still! The heart is full but life is short,
And that which the heavenly day bid us to voice,
We two, my Schmidt, will not suffice to name.
Choice people I bring you, and high will the bonfire
Burst forth, and holier the bold word sound.
Look! 'Tis pure there! And the god's friendly gifts we share,
They only come to those who love each other.
Naught else - Oh, come! Oh, make it true! For so alone
I am - and none lifts from my brow this dream?
Come and hold out your hand, loved ones, that may suffice,
But we save greater thrills for our heirs.

Brod und Wein

(Letzte Fassung)

An Heinze

I

Rings um ruhet die Stadt; still wird die erleuchtete Gasse,
Und, mit Fakeln geschmückt, rauschen die Wagen hinweg.
Satt gehn heim von Freuden des Tags zu ruhen die Menschen,
Und Gewinn und Verlußt wäget ein sinniges Haupt
Wohlfrieden zu Haus; leer steht von Trauben und Blumen,
Und von Werken der Hand ruht der geschäftige Markt.
Aber das Saitenspiel tönt fern aus Gärten; vielleicht, daß
Dort ein Liebendes spielt oder ein einsamer Mann
Ferner Freunde gedenkt und der Jugendzeit; und die Brunnen,
Immerquillend und frisch rauschen an duftendem Beet.
Still in dämmriger Luft ertönen geläutete Glocken,
Und der Stunden gedenk rufet ein Wächter die Zahl.

Bread and Wine

To Heinze

I

Round us the town's at rest; the lighted street grows quiet,
And torch-adorned coaches rustle away.
Sated with the day's joys, men return home to rest,
And, peaceful by the hearth, a pensive head
Weighs up profit and loss; the busy market's empty
Of grapes and flow'rs and rests from the hands' toils.
But far gardens sound from lute play; perhaps a lover
Plays there, or a lone man recalling past
Far friends and his young time; and fountains, ever flowing
And fresh, rustle by fragrant flower beds.
Quiet in twilight air, the rung church bells resound,
A watchman calls the number of past hours.

Heins(z)e: Wilhelm
Heinze, poet, one of
Hölderlin's mentors.

Last version
1802-1807.

Hölderlin modified this
Elegy many times; this
version, probably the last
one, is very different as
from the fourth stanza.
First version: 1800-1801,
as well as another ver-
sion of the same year,
titled "The Wine God".
The first stanza of the
first version was pub-
lished in 1807 under the
title "The Night". (See
page 197.)

Jetzt auch kommet ein Wehn und regt die Gipfeln des Hains auf,
Sieh! und das Ebenbild unserer Erde, der Mond
Kommet geheim nun auch; die Schwärmerische, die Nacht kommt,
Voll mit Sternen und wohl wenig bekümmert um uns,
Glänzt die Erstaunende dort, die Fremdlingin unter den Menschen
Über Gebirgshöhn traurig und prächtig herauf.

2

Wunderbar ist die Gunst der Hoherhabnen und niemand
Weiß, von wannen und was einem geschieht von ihr.
So bewegt sie die Welt und die hoffende Seele der Menschen,
Selbst kein Weiser versteht, was sie bereitet, denn so
Will es der oberste Gott, der sehr dich liebet, und darum
Ist noch lieber, wie sie, dir der besonnene Tag.
Aber zuweilen liebt auch klares Auge den Schatten
Und versucht zu Lußt, eh' es die Noth ist, den Schlaf,
Oder es blickt auch gern ein treuer Mann in die Nacht hin,
Ja, es ziemet sich ihr Kränze zu weihn und Gesang,

A light breeze now comes too, and sways the grove's treetops,
And look! Mirror image of our Earth,
The moon's now coming too, in stealth; the night, the dreamer,
Comes full of stars and cares little of us;
Up there the wondrous one, the stranger amidst men,
Glow's on the mountain heights, sad and splendid.

2

The High Queen's favour's wonderful, and no one knows
Whence comes what she gifts us or what it is.
So does she move the world and man's expectant soul;
The wise themselves? - none grasps her plans, for so
The god supreme wants it, who loves you well, and thus
You love the lucid day more than her still.
But a clear eye at times loves shadows too and seeks
Sleep for pleasure before it is needed,
And gladly too peer faithful men into the night:
'Tis right to dedicate her crowns and songs,

Weil den Irrenden sie geheiliget ist und den Todten,
Selber aber besteht, ewig, in freiestem Geist.
Aber sie muß uns auch, daß in der zaudernden Weile,
Daß im Finstern für uns einiges Haltbare sei,
Uns die Vergessenheit und das Heiligtrunkene gönnen,
Gönnen das strömende Wort, das, wie die Liebenden, sei,
Schlummerlos und vollern Pokal und kühneres Leben,
Heilig Gedächtnis auch, wachend zu bleiben bei Nacht.

3

Auch verbergen umsonst das Herz im Busen, umsonst nur
Halten den Muth noch wir, Meister und Knaben, denn wer
Möcht' es hindern und wer würd uns die Freude verbieten?
Herrliches Zeichen auch singen, bei Tag und bei Nacht,
Witterungen. So komm! daß wir das Offene schauen,
Daß Lebendiges wir suchen, so weit es auch ist.
Fest bleibt Eins; es sei um Mittag oder es gehe
Bis in die Mitternacht, immer bestehet ein Maas,

For she is holy to the mad and dead, but ever
Remains, herself, in a most free spirit.
But she must too, that in the glum moment of doubt,
That in darkness we may have some stronghold,
Grant us forgetfulness and holy drunkenness,
Grant us word flows that, like lovers, may be
Sleepless, and fuller cup and bolder life, holy
Past mem'ries too, to stay watchful at night.

3

Heart hid'n in breast in vain, it is but in vain too
We hold back ardour still, masters-pupils,
For who would hinder it, and who'd forbid us joy?
Grand sign, the spheres sing too, through day and night,
So, come! That we behold the open, that we seek
What lives, so distant as it may be too.
One thing stays sure: around midday and even 'round
Midnight, ever remains measure common

Allen gemein, doch jeglichem auch ist eignes beschieden,
Dahin gehet und kommt jeder, wohin er es kann.
Drum! und spotten des Spotts mag gern frohlokkender Wahnsinn
Wenn er in heiliger Nacht plötzlich die Sänger ergreift.
Drum an den Isthmos komm! dorthin, wo das offene Meer rauscht
Am Parnaß und der Schnee delphische Felsen umglänzt,
Dort ins Land des Olymps, dort auf die Höhe Kithärons,
Unter die Fichten dort, unter die Trauben, von wo
Thebe drunten und Ismenos rauscht, im Lande des Kadmos,
Dorther kommt und da lachet verpflanzet, der Gott.

4

Seeliges Griechenland! du Haus der Himmlischen alle,
Also ist wahr, was einst wir in der Jugend gehört?
Festlicher Saal! der Boden ist Meer! und Tische die Berge,
Wahrlich zu einzigem Brauche vor Alters gebaut!
Aber die Thronen, wo? Gesetze der Erd, und die Schritte,
Wo, mit Nektar gefüllt, schreitend in Winkeln Gesang?

To all, yet each one is given his own path too,
There comes and goes each one, to where he can.
Off then! Gladly mocks the mockers jolly madness
Swiftly seizing poets in holy night.
Off to the Isthmus, come! Where open sea rustles
Near Parnassus, snow glows on Delphian rocks,
There in Olympian land, there on Cithaeron's heights,
There under pines and grapes, in Cadmus land,
Where Thebes and Ismenus rustle below: the god's
Coming from there, and here laughs transplanted.

4

Blest Grecian land! You house of all the heavenly,
So it is true, what we once heard in youth?
Feast hall! Floor sea and table mountains, built in truth
For one single usage in ancient times!
Ah, but where are the thrones? the laws of Earth, the steps?
Where's the nectar-filled song that steps in turns?

Isthmus: the strait of
Corinth.

Parnassus: double
mountain summit
overlooking Delphi.

Cithaeron: mountain
of Boeotia.

Ismenus: river of
Boeotia.

Ephesus: city of Asia
Minor where pagans and
Christian iconoclasts
fought each other in the
temple of Artemis.

Cadmus: mythical
founder of Thebes,
grandfather of Dionysus.

Wo bedeuten sie denn, die bäurisch sinnigen Sprüche?
Schaal ist Delphi, begreifts, besser, erfüllet es sich
Daß es wahr wird, denn wo brichts, allgegenwärtigen Glücks voll
Donnernd aus heiterer Luft über die Augen herein?
Vater Aether verzehrt und strebt, wie Flammen zur Erde,
Tausendfach kommet der Gott. Unt liegt, wie Rosen, der Grund
Himmlischen ungeschickt, vergänglich, aber wie Flammen
Wirket von oben, und prüft Leben, verzehrend, uns aus.
Die aber deuten dort und da und heben die Häupter
Menschen aber, gesellt, theilen das blühende Gut.
Das Verzehrende. So kommt Himmlisches, tiefschütternd gelangt so
Aus den Schatten herab unter die Menschen sein Tag.

5

Unempfunden kommt es zuerst, es streben entgegen
Diesem die Kinder. Faßt trifft den Rücken das Glück,
Denn es scheut sie der Mensch. Darum auch siehet mit Augen
Kaum ein Halbgott; und ist Feuer um diesen, und Schlaf.

Where do they then apply, the pensive peasant proverbs?
Empty, Delphi's better perceived, grows true,
Fulfilled, for where is born what strikes the eye, full of
All-present glee, thundering in pure air?
Father Aether consumes and darts, like flames to Earth,
The god comes thousandfold. Down lies, like roses,
Frail ground unfit for Heaven's dwellers, but like flames,
Consuming life works from above and tests us.
But some decipher here and there and raise their heads,
But grouped, men share flow'ring consuming wealth.
So comes a heavenly something, so from the shadows
Its day descends 'mong men, shaking the depths.

5

It comes unfelt at first, the children dart towards it.
Their glee is nigh only facing turned backs,
For man fears them. So with his eyes a demigod
Hardly can see; and round him's sleep, and fire.

Ihnen aber ist groß der Muth, voll füllen das Herz ihm
Diese, aber er sieht kaum, in den Gluthen, das Gut,
Schafft, verschwendet und fast ward ihm Gränze die Erde,
Aber zu ruhn, reißt hin ewig in Nacht das Geschik.
Selbst bevestigen das die Himmlischen aber wo anders
Die nichts irrt und gewohnt werden die Menschen des Glücks
Und des Tags und zu schau die Offenbaren, das Antliz
Derer, welche schon längst Eines und Alles genannt
Tief die verschwiegene Brust mit freier Genüge gefüllet,
Und zuerst und allein alles Verlangen beglückt;
Lang und schwer ist das Wort von dieser Ankunft aber
Weiß ist der Augenblick. Diener der Himmlischen sind
Aber, kundig der Erd, ihr Schritt ist gegen den Abgrund
Jugendlich menschlicher, doch das in den Tiefen ist alt.

6

Nun behalten sie die Seeligen und die Geister,
Alles wahrhaft muß kündigen deren ihr Lob.

But great is their ardour, and they fill his heart full,
But he hardly sees wealth in the embers,
Creates, squanders, and Earth is nigh constricting him,
But in the night fate drives to rest forever.
The heavenly back this themselves, but somewhere else,
Where naught irks them and men grow used to glee
And day, to beholding the face of Apparitions
Named One and All who've already for long
Filled silent bosoms deep with free satiety,
And first and all alone quenched all longings;
Long and heavy the words telling what has arisen,
But white the flash. Ah, but the heavenly's
Servants know Earth, their step along the clough's more human,
Youthfully so, yet ancient are their depths.

6

They're now the guardians of the blest and the Spirits,
In truth, all must concede to give them praise.

Nichts darf schauen das Licht, was nicht den Hohen gefällt,
Vor den Aether gebührt müßigversuchendes nicht.
Drum in der Gegenwart deß eine Weile zeitig zu stehen,
Richten in Tuskanischen Ordnungen Völker sich auf
Untereinander und baun die schönen Tempel und Städte
Je nach Gegenden, gehn über den Küsten empor –
Aber wo sind sie? wo blühn die Bekannten, die Kronen des Festes?
Thebe welkt und Athen; rauschen die Waffen nicht mehr
In Olympia, nicht die goldnen Wagen des Kampfspiels,
Und bekränzen sich denn nimmer die Schiffe Korinths?
Warum schweigen auch sie, die heiligen Handlungen, damals,
Warum freuet sich denn nicht der geweihte Tanz?
Warum zeichnet, wie sonst, die Stirne des Mannes ein Gott nicht,
Drückt den Stempel, wie sonst, nicht dem Getroffenen auf?
Aber er kam dann selbst und nahm des Menschen Gestalt an
ein Aergerniß aber ist Tempel und Bild,

Naught may behold the light that doesn't please the High Ones,
Faced with Aether, idle attempts won't do.
That's why, to stand in its presence at morn a moment,
Aligned with each other in Tuscan order,
The peoples build such beautiful temples and towns,
Tuned to the site, tow'ring over the coasts -
But where are they? Where do they flow'r, the famed feast crowns?
Thebes fades, and Athens; swords rustle no more
In Olympia, nor the gold chariots in play fight?
And Corinth's ships then crown themselves no more?
Why are they silent too, the holy deeds of yore?
Why, sacred dances then rejoice no more?
Why doesn't, as before, a god inscribe man's brow,
Press, as before, his stamp on him he touches?
But then he came in person and took human form
but shame are temple and image,

Narben gleichbar zu Ephesus. Auch Geistiges leidet,
 Himmlischer Gegenwart, zündet wie Feuer, zuletzt.
 Eine versuchung ist es. Versuchung, wenn Himmlische da sind
 Sich sein Grab sinnt, doch klug mit den Geistern, der Geist.
 Auch die Geister, denn immer hält den Gott ein Gebet auf,
 Die auch leiden, so oft diesen die Erde berührt.
 Nimmer eigenen Schatten und die stillen Pfade der Heimath
 Regeln; Gebäuden gleich stehen die Bäume und Gebüsch
 Nimmer, und goldnes Obst, und eingerichtet die Wälder,
 Da es dürr ist; das Grün aber ernähret das Roß
 Und den Wolf, in der Wildniß, aber der Wunder denket
 Eines schwer und der Jugend Haus fassen die Seher nicht mehr.
 Aber doch etwas gilt allein auch. Die Regel, die Erde.
 Eine Klarheit, die Nacht. Das und das Ruhige kennt
 Ein Verständiger wohl, ein Fürstlicherer, und zeigt
 Göttliches, ihr's auch sei lang, wie der Himmel und tief.

Stigmas - like Ephesus. The sp'ritual, too, hurts from
 Heav'nly presence, ends up ablaze like fire.
 Tempting! When the heavenly come the spirit's tempted,
 Thinks of its grave, yet's sharp with the Spirits,
 The Spirits, too, for pray'r ever holds back the god,
 They're hurting too, each time the Earth wounds him.
 No more one's own shadow and quiet homeland paths
 For rules; the trees and bushes stand like steeples
 No more, and golden fruits and tidy woods are gone,
 For it's so dry; but green'ry feeds the horse
 And the wild wolf, but evoking the wonder's hard
 And seers grasp the house of youth no more.
 But yet something counts too, alone. The rule, the Earth.
 A clearness, Night. That and calm rest knows well
 A sage, a greater Prince, and that shows us the godly
 Is long like heavens for Her too, and deep.

Nemlich, als vor einiger Zeit, uns dünket sie lange,
 Aufwärts stiegen sie all, welche das Leben beglückt,
 Als der Vater gewandt sein Angesicht von den Menschen,
 Und das Trauern mit Recht über der Erde begann,
 Und erschienen zu lezt ein stiller Genius, himmlisch
 Tröstend, welcher des Tags Ende verkündet' und schwand,
 Ließ zum Zeichen, daß einst er da gewesen und wieder
 Käme, der himmlische Chor einige Gaaben zurück,
 Derer menschlich, wie sonst, wir uns zu freuen vermöchten,
 Aber, wie Waagen bricht, faßt, eh es kommet, das Schiksaal
 Auseinander beinah, daß sich krümmt der Verstand
 Vor Erkenntniß, auch lebt, aber es sieget der Dank.
 Brod ist der Erde Frucht, doch ist's vom Lichte geseegnet,
 Und vom donnernden Gott kommet die Freude des Weins.
 Darum denken wir auch dabei der Himmlischen, die sonst
 Da gewesen und die kehren in richtiger Zeit,
 Darum singen sie auch mit Ernst die Säger den Herbstgeist
 Und nicht eitel erdacht tönet dem Alten das Lob.

For when some time ago, that seems to us long gone,
 Ascended high all those who brightened life,
 When the Father turned his visage away from man,
 And mourning rightly on the Earth began,
 And rose a last quiet Genie as heavenly
 Comfort, who the day's end foretold and fled,
 The heav'nly choir left behind, in sign that once
 It had been here and would come back, some gifts
 In which we humanly could as before rejoice,
 But fate, in balance, ere time comes nigh breaks,
 Almost riven, so reason is bending itself
 To understand, lives too, but thanks triumph.
 Bread is fruit of the Earth, yet by the light is blest,
 And the wine's joy comes from the thund'ring god.
 So these evoke us the heavenly too, who once
 Were here and will return when time is right,
 So too sing poets autumn's Spirit in earnest
 And vain conceit the Ancient's praise sounds not.

Ja! sie sagen mit Recht, er söhne den Tag mit der Nacht aus
 Führe des Himmels Gestirn ewig hinunter, hinauf,
 Allzeit froh, wie das Laub der immergrünenden Fichte,
 Das er liebt und der Kranz, den er von Epheu gewählt,
 Weil er bleibt. Vergnügt ist nemlich der in der Wildniß
 Auch. Und süßer Schlaf bleibt und Bienen und Mahl.
 Was der Alten Gesang von Kindern Gottes geweissagt,
 Siehe! wir sind es, wir; Frucht von Hesperien ist!
 Wunderbar und genau ist an Menschen erfüllet,
 Glaube wer es geprüft! Nemlich, zu Hauß ist der Geist
 Nicht im Anfang, nicht an der Quell. Ihn zehret die Heimath.
 Kolonien liebt, und tapfer Vergessen der Geist.
 Unsre Blumen erfreun und die Schatten unserer Wälder
 Den Verschmachteteten. Faßt wär der Beseeler verbrandt.
 Seelige Weise sehns; ein Lächeln aus der gefangnen
 Seele leuchtet, dem Licht thauet ihr Auge noch auf.
 So lang währt' es. Aber es ruhn die Augen der Erde,
 Die allwissenden auch schlafen, die Hunde der Nacht.

They rightly say he merges night and day and leads
 The stars of heaven up and down forever,
 Always joyful, like the evergreen pine's foliage
 He loves, and like his crown he chose of ivy,
 For he stays on. For in the wild he's happy too.
 And with him stay sweet sleep and bees and meals.
 That which the ancients' song foresaid of God's children,
 Oh, look! we're it, we are; Hesperia's fruit!
 Wonderful and mature, fulfilled in men, believe
 Who tasted it! For he's at home, the spirit,
 Neither at start nor source. The homeland consumes him.
 Outposts and brave forgetting loves the spirit.
 He joys in our woods' shadow and our flowers,
 Thirsting. The ensouler would nigh burn up.
 Blessèd wise men see it; from their imprisoned soul
 A smile shines bright, their eyes still thaw in light.
 It's been so long. But they're at rest, the eyes of Earth,
 Those who know all sleep too, the dogs of Night.

*Most notable changes to “Bread and Wine”,
compared with the first version:*

First stanza: the moon, which was the “shadow image of our earth” in the first version, becomes its “mirror image” (the only change in this stanza).

The seventh stanza is entirely different: Whereas in the first version the world’s disenchantment was due to man not being able to withstand for long the fullness of the gods, now it is due to the arrival of a god (the one of the Christians) who came in person, taking human form, and replaced the pagan gods who were attuned to Earth. He who in the first version (end of the sixth stanza) “consoling, did fulfil the heavenly feast”, now, because he came, “shame are temple and image”, the pagan ones like those of Ephesus (the only irregular – shameful – line of these Elegies).

The first version was asking: “...and poets in meager times, what for?”, a very often quoted line that here has disappeared; now “... yet something counts too, alone. The rule, the Earth, / A clearness, Night...”.

Last stanza: what makes the imprisoned soul smile is not anymore the arrival of the Son of God or of the God of Wine as before, but the fact that the spirit, thirsting, likes not to dwell where he originates from, but likes “outposts” and brave forgetting, almost burned up.

Table

<i>Presentation</i>	6	<i>Présentation</i>	7
-------------------------------	---	-------------------------------	---

I. Texte original & traduction française

Der Gang aufs Land	20	La promenade à la campagne	21
Der Wanderer	26	Le voyageur (<i>Deuxième version</i>)	27
Heimkunft	40	Retour au pays (<i>Deuxième version</i>)	41
Menons Klagen um Diotima	54	Pleurs de Ménon pour Diotima	55
Stuttgard	72	Stuttgart (<i>Deuxième version</i>)	73
Brod und Wein	86	Pain et vin (<i>Dernière version</i>)	87

II. Original text & English translation

Der Gang aufs Land	110	The Walk in the Country	111
Der Wanderer	116	The Wanderer (<i>Second version</i>)	117
Heimkunft	130	Homecoming (<i>Second version</i>)	131
Menons Klagen um Diotima	144	Menon's Lament for Diotima	145
Stuttgard	162	Stuttgart (<i>Second version</i>)	163
Brod und Wein	176	Bread and Wine (<i>Last version</i>)	177

Les Élégies – The Elegies

TRILINGUAL EDITION

Livre composé en caractère caslon,
mis en pages et achevé d'imprimer
en janvier 2020 par Ressouvenances,
à Cœuvres (02600).